

BIBLIOTHÈQUE SPÉCIALE
DE LA
SOCIÉTÉ DES AUTEURS ET COMPOSITEURS DRAMATIQUES
Agent général : LOUIS LACOUR

LE
TOURBILLON

COMÉDIE
EN CINQ ACTES ET SIX TABLEAUX

PAR

MM. MICHEL CARRÉ ET RAIMOND DESLANDES



PARIS
LIBRAIRIE DRAMATIQUE
10, RUE DE LA BOURSE, 10

Mil huit cent soixante six

LE
TOURBILLON

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-
Dramatique, le 8 Mai 1866.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

LE MARQUIS DE ROQUEVAIRE.....	MM. DERVAL.
LUCIEN DE SAULVES	P. BERTON.
LE COMTE DE ROSANS.....	LANDROL.
LE BARON LAZARE.....	ARNAL.
LIONEL	VICTORIN.
DUROCHER.....	VILLERS.
GOBERT	WIDMER.
MELBORNE	FRANÇES.
LUDOVIC MARGAS.....	BILHAUT.
ALFRED	LEFORT.
UN CLERG D'HUISSIER.....	ULRIC.
MADAME DE ROSANS	M ^{mes} FROMENTIN.
ADRIENNE.....	BLANCHE PIERSON.
SOLANGES MILLER.....	PASCA.
SAINTE-LUCIE (rôle travesti).....	GABRIELLE.
NINA.....	DORTET.
CHARLOTTE.....	CHERTON.
ANNETTE LISERON	JEANNE.

INVITÉS, VALETS, FEMME DE CHAMBRE, GARÇONS.

S'adresser, pour la mise en scène, à M. VILLERS, au Théâtre du Gymnase
Dramatique.

LE TOURBILLON

ACTE PREMIER

Chez le marquis de Roquevaire.

Cabinet élégant et artistique. — Cheminée et canapé à gauche. Table à droite. Porte d'entrée au fond.

SCÈNE PREMIÈRE

JEAN, puis LE COMTE DE ROSANS, LIONEL.

JEAN, sur le seuil de la porte de droite.

Veillez attendre monsieur le marquis dans la bibliothèque... je lui remettrai votre carte dès qu'il rentrera. *(Le Comte et Lionel paraissent au fond.*)*

LIONEL.

Le marquis n'est pas chez lui ?

JEAN.

Il ne tardera pas à revenir...

LIONEL.

C'est bien... Nous l'attendrons. — Mais quelle est donc la personne qui nous a précédés...? *(Il montre la porte de la bibliothèque.)*

JEAN.

Monsieur le baron Lazare...

LE COMTE.

Le baron Lazare!

JEAN.

Un ami de la maison... Il passe quelquefois des journées entières dans la bibliothèque. Monsieur le marquis nous a donné l'ordre de ne jamais le déranger... *(Il sort.)*

* Le Comte, Lionel, Jean.

SCÈNE II

LIONEL, LE COMTE.*

LE COMTE.

Mais dites-moi donc, Lionel, je me rappelle... je l'ai beaucoup connu autrefois ce baron Lazare...

LIONEL.

Dans son beau temps !

LE COMTE.

Oui... il était jeune... riche... élégant... adoré des dames... comme vous, mon cher Lionel... c'était le lion du jour... on nous appelait lions alors.

LIONEL.

On nous appelle gandins aujourd'hui...

LE COMTE.

Ah ! pardonnez-moi... J'ai tant voyagé !... Il y a si longtemps que j'ai dit adieu au boulevard de Gand !

LIONEL.

Des Italiens !

LE COMTE.

C'est juste ! Mais revenons au baron, il doit être un peu démodé aujourd'hui. — Il touche à la soixantaine...

LIONEL.

Vous ne le reconnaissez pas ?... Et moi, quand je le rencontre, je fais semblant de ne pas le voir.

LE COMTE.

Que lui est-il donc arrivé ?...

LIONEL.**

Ce qui arrive à tous les fous de son espèce. Il n'a pas compté !... il faut compter !

LE COMTE.

Il faut être prudent comme vous, cousin...

LIONEL.

Certainement... sans ça, on perd pied, on fait la culbute... Voyez-vous, comte, nous sommes à une époque de fièvre, de surexcitation, d'entraînement; nous marchons à toute vapeur. Eh bien ! moi, je me suis dit : Lionel, n'allons pas si vite... ménageons-nous des stations, prenons des trains modérés, et touchons finalement, à travers tous les écueils de la route, à une gare de salut qui s'appelle un beau mariage...

* Le Comte, Lionel.

** Lionel, le Comte.

LE COMTE.

Alors, pourquoi n'épousez-vous pas notre parente, madame de L'Estrelles?...

LIONEL.*

Ma tante!... pour laquelle feu mon oncle le président m'a déshérité!... une évaporée!... une étourdie! une prodigue... qui, sous prétexte que l'argent de la succession sentait le renfermé, lui fait prendre l'air en le jetant par les fenêtres... Si j'étais assez sot pour l'épouser...

LE COMTE.

Ce serait cependant le plus sûr moyen de ressaisir votre part de succession... car madame de L'Estrelles est plus jeune que vous... et vous n'espérez pas...

LIONEL.

Pourquoi donc?... Je me porte bien, moi!... Je me soigne... J'espère aller très-loin... Et dam! vous comprenez...

LE COMTE, *souriant*.

Je comprends...

SCÈNE III

LES MÊMES, LE MARQUIS. (*Il entre du fond et donne son chapeau à Jean.***)

LE MARQUIS.

Excusez-moi, mon cher Lionel. (*Apercevant le Comte.*) Comment, comte, c'est vous! à Paris?

LE COMTE.

Je suis ici depuis hier, mon cher marquis, et ma première visite est pour vous. (*Ils se serrent la main.*)

LIONEL.

Vous avez sans doute à causer. (*Au Marquis.*) Avant de vous laisser ensemble, permettez-moi de vous dire deux mots.

LE MARQUIS.

De quoi s'agit-il?

LIONEL.

D'un incident très-regrettable pour notre cercle... Monsieur de Sirley joue beaucoup depuis quelque temps. Il a perdu des sommes considérables et ne paye pas.

LE MARQUIS.

Je le savais...

* Le Comte, Lionel.

** Le Comte, le Marquis, Lionel.

LIONEL.

En votre qualité de président du cercle, c'est à vous d'indiquer au comité la conduite qu'il doit suivre...

LE MARQUIS.

La seule chose à faire est de se conformer au règlement.

LIONEL.

C'est une exécution...

LE MARQUIS.

Sans doute... Il faut un exemple!

LIONEL.*

Soit... (*Il remonte, puis redescend.*) Il y a aussi une demande d'admission d'un nommé Jack Melborne.

LE MARQUIS.

Melborne! cet étranger dont on parle beaucoup à Paris depuis quelque temps, et sur le compte duquel circulent des bruits singuliers... Nous verrons... nous prendrons nos renseignements.

LE COMTE.

Je pourrai peut-être vous en donner...

LE MARQUIS.

Vous le connaissez?

LE COMTE.

Je le crois...

LIONEL.

C'est bien... je vais porter votre réponse au cercle... (*même jeu, tirant sa montre*)** et déjeuner... c'est justement mon heure... je passerai ensuite au gymnase Triat... c'est mon jour. — Au revoir! (*Il sort.*)

SCÈNE IV

LE MARQUIS, LE COMTE.

LE MARQUIS, *riant.*

Quel charmant Jocrisse, ce Lionel!... Asseyez-vous donc, cher comte, et dites-moi quel bon vent vous conduit à Paris?...

LE COMTE.

J'y amène madame de Rosans...

LE MARQUIS.

Madame de Rosans!.. Vous êtes marié?...

LE COMTE, *s'asseyant, ainsi que le Marquis.*

Où, mon cher marquis, vous savez qu'après avoir

* Lionel, le Marquis, le Comte.

** Le Marquis, Lionel, le Comte.

dépensé beaucoup de jeunesse et d'illusions dans les entraînements parisiens... la fatigue, la satiété, l'ambition peut-être... tout cela m'a éloigné un beau jour de la vie facile et un peu bruyante que nous menions. — J'ai été nommé consul à Smyrne d'abord, dans nos colonies ensuite, puis enfin à Athènes. — Cette existence nomade, cette solitude d'exilé commençait à me peser... l'amour vint à mon aide!... Un soir, à Athènes, au bal de la cour, une jeune Grecque de race patricienne, belle comme une Galatée... et riieuse comme une Française, — m'apparut et me charma! — Oui, mon cher marquis, le Parisien blasé, le diplomate sceptique se laissa prendre comme un écolier à ces grâces étranges, et ma dernière aventure fut un mariage.

LE MARQUIS.

Mes compliments, mon cher comte, c'est bien finir...

LE COMTE.

Oui, le dénouement est heureux, inespéré peut-être. — Mais je me suis promis de mériter mon bonheur. Je veux être l'amant de ma femme, je veux me faire l'esclave de ses moindres caprices... Elle brûlait du désir de quitter Athènes, cette ville morte, pour Paris, cette ville vivante et ouverte à tous les plaisirs... j'ai dit adieu à mes rêves d'ambition, j'ai repris ma liberté, et me voici!...

LE MARQUIS.

Soyez le bienvenu. J'aurai l'honneur de présenter mes hommages à madame de Rosans.

LE COMTE.

Nous sommes provisoirement installés au Grand-Hôtel. Vous verrez la comtesse, elle vous plaira, j'en suis certain, elle vous amusera par ses curiosités naïves. — Vous la trouverez peut-être un peu jeune, si vous regardez de trop près son mari... Ah! je sais quelle tâche j'ai acceptée. — Il faut que je recommence ma vie pour elle... mais vous m'aidez à lui apprendre Paris, mon cher marquis?... Vous serez mon partner au whist, quand elle dansera; — et vous me tiendrez compagnie aux Italiens, pour m'empêcher de dormir.

LE MARQUIS, *se levant*.

Ohi mon cher ami, ne comptez pas sur moi... à dater d'aujourd'hui j'abdique... Je me fais ermite!

LE COMTE, *se levant*.

Comment cela?

LE MARQUIS.

J'avais oublié que j'avais une fille.

LE COMTE.

Une fille?

LE MARQUIS.

Vous savez l'histoire de mon mariage : Au lieu d'épouser la seule femme que j'aie aimée, et qui est devenue madame de Saulves, je me suis résigné à une union de convenance... Veuf après quelques années, et vivant dans un milieu qui ne convenait guère à l'éducation des demoiselles de bonne maison, je dus confier Adrienne à la sollicitude d'une tante retirée là-bas, en Provence. Pendant que je pour-uivais le cours de mes dernières folies, achevant en blasé une existence d'oisif à laquelle vous avez renoncé, ma fille grandissait loin de moi, si bien qu'un beau jour, hier, sans me prévenir, l'oiseau du bon Dieu est venu chercher refuge dans ce repaire où les colombes n'avaient jamais pénétré...

LE COMTE.

Votre fille? Vous avez une fille?

LE MARQUIS.

Oui, la grâce, l'innocence, la candeur mêmes; vous comprenez, j'ai ma tâche aussi... je suis père...

LE COMTE, *se levant.*

A mon tour, permettez-moi de vous féliciter. J'espère que mademoiselle de Roquevaire deviendra l'amie de madame de Rosans, et qu'à nous tous, nous lui trouverons un jour un mari digne d'elle.

LE MARQUIS.

C'est mon vœu le plus cher; c'est maintenant mon seul rêve!...

LE COMTE.

Au revoir donc, cher ami...

LE MARQUIS.

Au revoir...

LE COMTE, *revenant sur ses pas.*

Mais à propos, dites-moi, ce pauvre baron Lazare, est-ce vrai ce que l'on m'en a dit?

LE MARQUIS.

Oui, il a mal fini, lui !... Je vous conterai plus tard son histoire... (*Ils remontent.*)

LE COMTE.

Et de Valbreuse?

LE MARQUIS.

Marié avec une danseuse du corps de ballet de Madrid...

LE COMTE.

Léoville?

Tué en duel!..

LE MARQUIS.

Et Montignon?...

LE COMTE.

LE MARQUIS.
Trouvé pendu, au bois de Boulogne, à la suite d'une liquidation malheureuse!...

LE COMTE.

Diable! Nous nous sommes arrêtés sur la pente, nous autres!... Et cependant nous n'avions pas la prudence de Lionel... A bientôt, marquis, à bientôt n'est-ce pas?

LE MARQUIS.

A bientôt...

SCÈNE V

LE MARQUIS, ADRIENNE.

ADRIENNE, *entr'ouvrant la porte du pan coupé à droite.*
Père, tu es seul?... On peut entrer?

LE MARQUIS.

Viens, chère enfant, viens!

ADRIENNE, *l'embrassant.*

Bonjour, père. Il y a déjà longtemps que je suis réveillée, mais je n'ai pas voulu te déranger, et j'attendais...

LE MARQUIS.

Il fallait entrer... J'étais avec un ami. Mais as-tu bien dormi, au moins?

ADRIENNE.

Oh! toute la nuit!... J'étais si fatiguée hier en arrivant... J'ai à peine eu le temps de t'embrasser. Mes yeux se fermaient malgré moi... Mais ce matin en m'éveillant, quelle douce surprise! une chambre toute rose, éclairée par un gai rayon de soleil. Des fleurs, des oiseaux, des livres, mille riens charmants... un rêve d'enfant gâtée... j'étais dans l'enchantement, et je n'osais m'éveiller tout à fait, de peur de voir cette vision s'évanouir. J'ai reconnu ta voix et je me suis levée à la hâte pour venir te sauter au cou et te remercier de mon bonheur.

LE MARQUIS.

Alors, tu es contente? Tu ne regretteras pas trop ta chambre de là-bas?

ADRIENNE.*

Oh! maintenant, je n'ai rien à regretter... Il y a si long-

* Adrienne, le Marquis.

temps que je désirais être ici, près de toi ! Pourquoi ne m'as-tu pas fait venir plus tôt?..

LE MARQUIS, *embarrassé.*

Mon Dieu ! je ne voulais pas t'enlever à ma sœur... Et puis, ma vie était si occupée, si remplie...

ADRIENNE.

Qu'est-ce que tu faisais donc ? Je te croyais libre, indépendant...

LE MARQUIS.

Je le suis maintenant, pour être tout à toi. *(Ils s'asseyent sur le canapé.)*

ADRIENNE.

A la bonne heure ! j'aime mieux cela... Nous ne nous quitterons plus. Tu me conduiras partout ? Tu me feras connaître Paris?... Je serai toujours à ton bras?..

LE MARQUIS.

C'est entendu !

ADRIENNE.

Voilà bien assez longtemps que nous vivons éloignés l'un de l'autre. Ma tante en prendra son parti. Je vais lui écrire ce soir même pour lui dire comme je me trouve bien ici, au milieu de toutes ces belles choses!... *(Elle regarde autour d'elle.)* Oh ! le joli tableau ! Un Diaz... *(Elle se lève.)* Oh ! le joli bronze ! Un Clodion !... Et ce verre de Venise !* Et ce coffret de Froment Meurice !...

LE MARQUIS.

Oh ! mais comme tu es savante ! Qui t'a si bien initiée aux choses d'art ?

ADRIENNE.

Ma tante, qui s'est souvenue de vos leçons !

LE MARQUIS, *à part.*

Elle est adorable ! *(Il se lève.)*

ADRIENNE, *furtivement sur la table.*

Des albums, des journaux de mode, des photographies... Lord Palmerston... Le général Prim... Gladiateur... les frères Davenport... Mademoiselle Solanges.

LE MARQUIS, *l'arrêtant et s'emparant de l'album.*

Bah ! laissons cela, et causons de toi...

ADRIENNE.

Elle est jolie cette demoiselle Solanges ? La connais-tu ?...

LE MARQUIS.

Pas du tout... C'est une photographie de fantaisie. Tu dois avoir faim, n'est-ce pas ?

* Le Marquis, Adrienne.

ADRIENNE. *

Oui... oui... une fairn de provinciale...

LE MARQUIS, *sonnant*.

Nous allons déjeuner. (*Jean parait, portant une table avec le déjeuner sur un plateau.*) Ah! voici Jean qui vient en aide à ton appétit. (*Bas, lui donnant l'album.*) Imbécile! je t'avais recommandé... Laisse-nous... (*A Adrienne.*) Il peut nous laisser?... (*Jean sort.*)

ADRIENNE, *s'asseyant*.

Monsieur le marquis, c'est moi qui aurai l'honneur de vous servir.

LE MARQUIS, *à part, s'asseyant*.

Voilà un tête-à-tête... comme cette chambre en a peu vu...

ADRIENNE.

Que dis-tu?

LE MARQUIS.

Je dis que je n'aurai jamais déjeuné d'aussi bon cœur et d'aussi bon appétit.

ADRIENNE, *servant*.

Eh bien! mangez et buvez... A l'heure qu'il est, ma chère tante est debout... Elle sonne Gertrude, qui lui apporte un œuf à la coque sur un plateau d'argent. Elle déjeune mélancoliquement, en songeant, pauvre tante, à l'ingrate petite fille qui l'a quittée. Et pour se consoler, elle va chanter mes louanges chez sa voisine, madame de Saulves.

LE MARQUIS.

Madame de Saulves!

ADRIENNE.

Une amie dévouée que vous avez là, et qui me gâtait!...

LE MARQUIS.

Je la reconnais bien là! Indulgente et bonne! (*Silence.*)

ADRIENNE.

Eh bien! eh bien! Et votre thé qui se refroidit? Est-ce que c'est le souvenir de madame de Saulves qui vous ôte l'appétit?...

LE MARQUIS.

Non... non... je t'écoute; continue... Madame de Saulves t'aimait? Elle te faisait fête? Et tu avais du plaisir à lui tenir compagnie?...

ADRIENNE.

Oh! certainement... presque tous les jours...

* Adrienne, le Marquis.

LE MARQUIS.

Mais... j'y pense... n'a-t-elle pas un fils?

ADRIENNE, *se troublant.*

Un fils? oui...

LE MARQUIS.

Tu ne m'en parles pas?...

ADRIENNE, *embarrassée.*J'oubliais... oui... oui... un jeune homme très-bien, très-distingué... monsieur Lucien. (*Elle reste pensive.*)

LE MARQUIS.

Eh bien! eh bien! Et ton thé qui se refroidit. Est-ce que c'est le souvenir de ce jeune gentilhomme campagnard qui t'ôte l'appétit?

ADRIENNE.

Non, non, je t'écoute...

LE MARQUIS.

Alors, il est vraiment très-bien, très-distingué, monsieur Lucien?

ADRIENNE.

Mais oui... il me semble...

LE MARQUIS.

Ah! il te semble... On dirait que tu n'en es pas bien sûre?

ADRIENNE.

Mais si...

LE MARQUIS.

Eh bien! tant mieux... je m'en fie à toi... Je connais ton goût, et je suis ravi pour madame de Saulves qu'elle ait un pareil fils. — S'il vient jamais à Paris, je ferai en sorte qu'il trouve ici le bon accueil que tu as reçu chez sa mère.

ADRIENNE.

Je crois qu'il viendra!

LE MARQUIS.

Ah! tu crois? Il te l'a donc dit?...

ADRIENNE, *embarrassée.*

Non... mais en causant, en nous promenant dans le parc, avec madame de Saulves et ma tante... Quand j'ai parlé de venir vous rejoindre ici... Et puis... le désir de voir Paris... de s'y faire un nom... Enfin, j'ai cru comprendre...

LE MARQUIS.

Je comprends aussi! (*Regardant la pendule.*) Une heure!... Va vite t'habiller; nous allons sortir... courir les magasins et faire des emplettes. (*Ils se lèvent. — Jean emporte la table.*)

ADRIENNE.

Que vous êtes bon ! Vous voulez donc me gâter aussi ?

LE MARQUIS, *l'embrassant*.

Il faut bien que je rattrape le temps perdu... Va vite...
(*Adrienne sort par le pan coupé, à droite.*)

SCÈNE VI

LE MARQUIS, *seul*, puis JEAN.

LE MARQUIS.

Allons, allons, je ne méritais pas une fille aussi accomplie !... Quant à ce jeune homme... s'il lui plait, s'il est digne d'elle... eh bien ! nous verrons !...

JEAN.*

La personne qui m'a remis cette carte demande si monsieur le marquis peut recevoir.

LE MARQUIS, *prenant la carte et lisant*.

Jack Melborne. (*A Jean.*) Faites atteler !

JEAN.

Alors, je dirai que monsieur le marquis est sorti.

LE MARQUIS.

Non. — Introduisez monsieur Melborne.

SCÈNE VII

LE MARQUIS, MELBORNE.

MELBORNE, *s'inclinant*.

Monsieur le marquis...

LE MARQUIS, *froidement*.

Monsieur...

MELBORNE.

Pardonnez-moi d'avoir pris la liberté de me présenter chez vous sans introducteur. J'ai pensé que je n'étais pas tout à fait un inconnu pour vous...

LE MARQUIS, *lui montrant le canapé et s'asseyant sur une chaise*.

Qu'avez-vous à me dire, monsieur ?

MELBORNE.

J'ai eu l'honneur d'adresser au comité du cercle dont vous êtes le président une demande d'admission ; je viens vous prier, monsieur le marquis, de vouloir bien appuyer ma démarche de l'autorité de votre haute influence.

* Le Marquis, Jean.

LE MARQUIS.

Mon influence n'est rien devant le vote de ces messieurs. Vous connaissez le règlement... les conditions d'admission?

MELBORNE.

Parfaitement. — Cinq cents francs la première année...

LE MARQUIS.

Je ne parle pas de ces conditions-là. Il en est d'autres plus sérieuses, avec lesquelles on ne transige pas. Un cercle est une famille, monsieur, une famille choisie; on vit dans une communauté de relations de tous les jours, de tous les instants. Nous devons tous nous connaître, sans nous être jamais adressé la parole. Il en résulte que le choix des membres à élire est soumis à un contrôle rigoureux. C'est vous dire, monsieur, que, pour faire partie de notre club, il faut tout d'abord satisfaire aux exigences de la plus parfaite honorabilité.

MELBORNE.

Ces exigences-là me paraissent toutes naturelles.

LE MARQUIS.

Comme étranger, j'ai cru devoir vous édifier sur la moralité du club où vous nous faites l'honneur de vouloir entrer.

JEAN.

La voiture de monsieur le marquis est attelée.

LE MARQUIS, *se levant.*

Pardon, je suis obligé de vous quitter.

ADRIENNE, *reparaissant en toilette de ville.**

Me voilà prête...

LE MARQUIS, *à Melborne.*

Vous m'excuserez, monsieur...

MELBORNE, *qui s'est levé.*

Comment donc!

LE MARQUIS.

Viens, Adrienne. (*S'inclinant.*) Monsieur... :

MELBORNE.

Monsieur... (*Le Marquis sort avec Adrienne par la porte du pan coupé à droite, Melborne remonte au fond.*)

* Melborne, le Marquis, Adrienne.

SCÈNE VIII

MELBORNE, puis SOLANGES et JEAN.

SOLANGES, *au dehors.*

Le marquis n'est pas chez lui? Allons donc! Il y est toujours pour moi. (*Elle parait au fond.*)

JEAN.

Mais, madame, monsieur le marquis m'a donné des ordres...

SOLANGES.

On voit bien que vous êtes nouveau dans la maison; vous ne savez pas votre service, mon garçon, allez!... (*Jean disparaît.*)

SCÈNE IX

MELBORNE, SOLANGES.*

MELBORNE, *près de la porte.*

Solanges!

SOLANGES.

Tiens! Melborne! Bonjour, cher. Je suis arrivée d'hier, je fais ma rentrée, et je venais, en passant, dire bonjour au marquis. — Il n'est donc pas là?...

MELBORNE.

Il sort à l'instant, et je me retire... J'étais venu pour une petite affaire!... Le marquis vend ses écuries... et j'avais l'intention de lui acheter Jeanne d'Arc et Roland, ses deux meilleurs chevaux.

SOLANGES.

Vous êtes donc maquignon maintenant?

MELBORNE.

Je veux faire courir; voilà tout!...

SOLANGES, *descendant.*

Diable! Vous vous lancez, vous!... Vous avez, dit-on, rapporté de là-bas toute une cargaison de lingots... Une tranche de la Californie. — Vous voulez faire concurrence au marquis?

MELBORNE.

Bah! Il finit, moi je commence, chacun son tour...

SOLANGES.

Au fait, les chevaux courent pour tout le monde! Il ne vous manque plus que d'être du Jockey...

* Solanges, Melborne.

MELBORNE.

J'en serai !

SOLANGES, *à part.*

Par l'escalier de service...

MELBORNE.

Quoi ?

SOLANGES.

Je dis que pour un homme arrivé depuis six mois des pays inconnus... d'Australie... des îles Marquises... de je ne sais où... vous avez joliment pris votre place sur le turf... (*S'assoyant sur le canapé.*) Il paraît qu'on vous voit partout, aux courses, aux bois, aux solennités dramatiques, dans la meilleure loge de ces dames... Pas de festival, pas de soupers, pas de baccarat sans vous !

MELBORNE, *derrière le canapé.*

Sans vous, non plus Solanges... Vous êtes l'étoile du jour... la reine de la mode et la coqueluche des fils de famille !

SOLANGES.

Tiens, à propos de fils de famille, il m'est arrivé hier, une bonne histoire, il faut que je vous la raconte.

MELBORNE.

Mais si le marquis...

SOLANGES.

Eh bien ! il ne serait pas de trop ; ça l'amuserait... Imaginez-vous, mon cher, que je revenais de Monaco, train express...

MELBORNE.

Seule ?

SOLANGES.

Pardieu ! avec ma femme de chambre qui me tirait les cartes pour tuer le temps. Le jeune homme blond revenait souvent dans mon jeu. Tout à coup, le voilà entre nous dans le compartiment... Nous quittons la gare de Lyon... Figurez-vous, mon cher, un petit garçon timide, rougissant... une pervenche ! Il n'osait lever les yeux et se pelotonnait dans son coin, pour ne pas froisser ma crinoline. Je crois même qu'il faisait semblant de dormir. A Mâcon, son sac de voyage me tombe sur les genoux ; à Beaune, il s'éveille en sursaut pour me faire ses excuses ; à Dijon, il nous offre des oranges ; à Joigny, il me raconte son histoire ; à Melun, j'ai l'air de lui raconter la mienne ; et à Paris, nous étions les meilleurs amis du monde ; il portait mes colis et oubliait de me demander à merevoir.

MELBORNE, descendant.
Il vous a donné son adresse?...

SOLANGES.
Plait-il? Je sais seulement qu'il vient à Paris pour la première fois, qu'il est riche, plein de candeur, d'illusions, et qu'il ne demande qu'à se lancer...

MELBORNE.
Nous le lancerons!... Partons-nous?...

SCÈNE X

LES MÊMES, LUCIEN.*

LUCIEN, entrant timidement.
Monsieur le marquis de Roquevaire?

SOLANGES, se levant, à part.
Tiens!... par exemple!... Quelle aventure!...

LUCIEN, s'avançant.
Je n'ai trouvé personne pour m'annoncer...

Personne?

SOLANGES.
LUCIEN, reconnaissant Solanges.
Vous, madame?...

SOLANGES.
En l'absence du marquis, permettez-moi de vous faire les honneurs de son salon... (Bas à Melborne.) C'est lui!...

MELBORNE, bas.
Présentez-moi!

SOLANGES, le présentant.
Monsieur Jack Melborne...

MELBORNE, saluant.
Monsieur?...

LUCIEN.
Lucien de Saulves...

SOLANGES, lui montrant une chaise et s'asseyant sur le canapé.
Nous parlions de vous à l'instant, monsieur, des bons soins que vous avez eus pour moi en voyage... et j'étais loin d'espérer que le hasard nous rapprocherait sitôt.***

MELBORNE.
Monsieur de Saulves est sans doute l'ami de M. de Roquevaire?

* Solanges, Lucien, Melborne.
.. Solanges, Melborne, Lucien.
... Solanges, Lucien, Melborne.

LUCIEN, *assis.*

Monsieur de Roquevaire est l'ami de ma famille, et je lui suis recommandé....

MELBORNE.

Ah ! je comprends... vous êtes un nouveau venu parmi nous, et si vous n'avez pas l'appui de M. de Roquevaire, je me ferais honneur de vous offrir mes services...

LUCIEN.

Monsieur...

MELBORNE.

Il va falloir vous installer à Paris, monter votre maison, choisir votre livrée : si mon expérience peut vous être utile, disposez de moi, monsieur, je suis tout à vous.

LUCIEN.

Je suis vraiment confus, monsieur, de tant de bonne grâce.

SOLANGES, *à part.*

Il dresse ses batteries. (*Haut.*) Moi, monsieur, je reçois mes amis tous les vendredis. Madame Solanges Miller, rue d'Antin, numéro vingt-six. J'espère que vous serez des nôtres.

LUCIEN.

Comment donc !

MELBORNE, *à part.*

Elle tend sa toile !

SOLANGES, *se levant ainsi que Lucien.*

Ah ! si vous êtes curieux d'une première représentation, je vous offre ce soir une place dans ma loge.

LUCIEN.

J'accepte.

SOLANGES.

Vous verrez la pièce de notre ami Gobert et du grand compositeur en vogue, *Judith et Holopherne*, drame biblique à la mode du jour, avec divertissements, combats au sabre et scènes de magnétisme. Ce sera très-amusant ! On compte sur un succès. (*Le Baron parait sur le seuil de la bibliothèque.*) Au revoir, cher monsieur, et à ce soir, avant-scène numéro huit. (*Lucien salue. — Melborne et Solanges sortent.*)

SCÈNE XI

LUCIEN, LE BARON.

LUCIEN, *regardant sortir Solanges.*

La ravissante créature ! Quelle heureuse fortune de l'a-

voir retrouvée ! Moi, qui avais eu la gaucherie de ne pas l'accompagner jusqu'à sa porte... Elle est adorable !

LE BARON.

Qui ça ? Solanges ?... Je le crois pardieu bien !...

LUCIEN, *se retournant*.

Monsieur...

LE BARON.

Elle vous plaît ?

LUCIEN.

Mais, monsieur...

LE BARON.

Ah ! n'en rougissez pas. Ces créatures-là... sont faites pour plaire, c'est leur droit...

LUCIEN.

Vous parlez de cette dame sur un ton...

LE BARON.

Quelle dame ?... Solanges...

LUCIEN.

Mais enfin, monsieur, à qui ai-je l'honneur ?

LE BARON.

Jeune homme, vous parlez à un philosophe, à un sage des temps modernes ! à un homme qui a beaucoup vu, beaucoup vécu, beaucoup aimé, et qui ne se le pardonnera jamais. Vous parlez à un Parisien dévasté, à un décaqué des jeux de l'amour et du hasard, à un homme enfin qui peut vous donner un bon conseil.

LUCIEN.

Monsieur, je...

LE BARON.

Vous ne m'en demandez pas... Vous avez tort !

LUCIEN.

Quel est cet original ?

LE BARON.

Cet original s'appelle le baron Lazare de Maltravers...

LUCIEN.

Vous connaissez le marquis ?

LE BARON, *s'étalant dans son fauteuil*.

Je connais tout le monde, et tout le monde me connaît. Le marquis était mon ami... Nous avons commencé la vie ensemble. Nous avons un patrimoine de prince à dévorer, et les convives ne manquaient pas ! Ah ! le joyeux temps ! Les belles maîtresses ! comme elles buvaient nos vins ! comme elles faisaient danser nos écus ! comme elles se gaudissaient de nous ! Je les ai vues triomphantes, empa-

nachées, au pinacle! puis fanées, vieillies, plâtrées, dégringoler, disparaître, pour faire place à d'autres. Les mêmes! toujours les mêmes! Et nous, les héros de cette sarabande, nous y perdions nos illusions, nos croyances et notre argent. Le marquis s'en est tiré sain et sauf; moi, j'y ai laissé toutes mes plumes.

LUCIEN, *avec intérêt.*

Vous êtes ruiné?...

LE BARON.

Parfaitement; quinze cents francs de rente viagère, voilà toute ma fortune d'aujourd'hui... Plus d'hôtel, plus de chevaux, plus de laquais, plus de folles maîtresses. J'habite là-haut, sur la montagne... à Montmartre, un appartement composé d'une seule chambre, avec une seule chaise et une seule lucarne ouverte sur les plus belles cheminées de Paris.

LUCIEN.

Vous prenez gaiement votre mauvaise fortune...

LE BARON.

Oui, la gaiété, c'est tout ce qui me reste. Et, par malheur, on ne prête par là-dessus... Vous arrivez, jeune homme?

LUCIEN.

Oui, monsieur...

LE BARON.

Et dès votre arrivée, heureux enfant, vous rencontrez une jolie femme qui vous sourit, et un ami... inconnu qui vous offre obligeamment ses services. Il est vrai que cette femme n'est point une Lucrèce, et que cet ami n'est pas un Caton. Mais qu'importe?

LUCIEN.

Eh! sans doute, pourvu qu'elle soit belle, pourvu que je trouve en lui un joyeux compagnon! Je ne suis pas venu à Paris en quête de prudes et de censeurs... J'y viens chercher le plaisir, le bruit, l'ivresse, les aventures. Je veux égarer mes vingt ans enfin, et oublier l'ennui de la province, dont je suis las!

LE BARON.

A la bonne heure! vous avez raison! faites comme moi, pavoisez votre barque; toutes les sirènes, toutes les willis, toutes les ondines, aux chignons rutilants, sortiront de la vase pour former une ronde folle autour de vous. Elles vous entraîneront au bruit de leurs chansons; elles vous pousseront dans le gouffre au milieu de leurs éclats de rire, et si vous

surnagez, chance inespérée! Vous ne serez plus, comme moi, qu'une piteuse épave du tourbillon parisien!

LUCIEN.

Bah! après moi, le déluge!

LE BARON.

Bien parlé! A votre âge j'étais comme cela. (*Se découvrant.*) Ne soyez pas comme ceci au mien. Et si un jour, mon jeune ami, vous avez besoin d'un refuge, favorable à vos méditations, venez à Montmartre, sur les hauteurs, il y a une chambre à côté de la mienne qui vous attend.

LUCIEN, *riant.*

Merci bien! Ne vous pressez pas de la retenir...

LE BARON.

Le plus tard possible; prenez votre temps...

LE MARQUIS, *au fond.*

Jean, aidez la femme de chambre à débarrasser mademoiselle. (*Il entre.*)

SCÈNE XII

LES MÊMES, LE MARQUIS. *

LE BARON.

Bonjour, marquis.

LE MARQUIS.

Ah! vous m'attendiez, baron?... (*Saluant Lucien.*) Monsieur...

LUCIEN.

Monsieur le marquis, j'étais venu pour vous remettre une lettre de ma mère. (*Il remet une lettre au Marquis.*)

LE MARQUIS.

Donnez, monsieur... (*Il ouvre la lettre. — Lisant.*)

« Marquis,

» En souvenir de nos bonnes relations d'autrefois, permettez-moi de vous présenter mon fils, et de le recommander à votre vieille amitié. Il est toute ma joie et tout mon espoir! Protégez sa jeunesse, éclairez son inexpérience, soyez son guide et son appui dans ce Paris qu'il ne connaît pas. (*Il lit la signature avec émotion.*) Valentine de Livry, comtesse de Saulves. » (*Parlé.*) Vous êtes le fils du comte de Saulves?

* Le Baron, le Marquis, Lucien.

LE BARON.

Ah ! bah ! un de nos anciens amis ? Et vous ne le disiez pas ?

LE MARQUIS.

Comment ! c'est vous, monsieur ?

LUCIEN, *souriant.*

Oui, monsieur le marquis.

LE MARQUIS, *l'examinant.*

En effet... vous êtes tout le portrait de madame de Saulvea. *(Il le fait passer près du baron.)*

LE BARON.

Moi, je trouve qu'il ressemble à son père !

LE MARQUIS. *

Comment se porte la comtesse ?

LE BARON.

Et le comte, comment va-t-il ?

LUCIEN.

Ma mère se porte à merveille, et mon père est plus que jamais préoccupé de ses expériences d'agronome.

LE BARON.

Je suivrais son exemple si seulement j'avais... des terres...

LE MARQUIS.

Comptez sur moi ; je suis tout à vous.

LE BARON.

Je vous ai déjà fait mes offres ; je les renouvelle.

LUCIEN.

Merci à tous deux. *(Il serre la main du baron et du marquis.)* Mais je ne veux pas abuser de vos instants, et puisque vous me permettez de venir vous revoir... *(Le baron remonte.)*

LE MARQUIS.

Vous serez toujours le bienvenu, et je tâcherai de vous offrir l'hospitalité que ma fille a reçue chez vous...

LUCIEN.

Mademoiselle Adrienne ?...

LE MARQUIS. **

Nous causions de vous ce matin.

LUCIEN.

Elle est ici ?

LE BARON, *bas.*

(Au Marquis.) Votre fille est chez vous, et Solanges se permet encore de vous rendre visite ? Elle était là tout à l'heure avec M. Melborne.

* Le Baron, Lucien, le Marquis.

** Lucien, le Marquis, le Baron.

LE MARQUIS.

Comment! J'avais pourtant défendu... J'y mettrai bon ordre.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, ADRIENNE.

ADRIENNE, *au fond.*

Allons, Jenny, allons vite, portez tout cela dans ma chambre.

LE MARQUIS, à Lucien. *

Voici ma fille. Viens, Adrienne, viens que je te présente un vieil ami avec lequel tu ne seras pas fâchée de faire connaissance; le baron Lazare, et un jeune gentilhomme qui dit te connaître.

ADRIENNE.

Monsieur Lucien!

LUCIEN, *saluant.* **

Mademoiselle Adrienne!... que je suis charmé de vous retrouver ici!... je vous croyais encore au couvent. Vous rappelez-vous nos belles journées de Provence... nos promenades au bord de la mer?... (*Ils causent bas.*)

LE BARON, *au Marquis.*

Elle est charmante, votre fille.

LE MARQUIS.

Baron, monsieur de Saulves, voulez-vous dîner avec nous en famille?

LE BARON. ***

Merci. — Vous connaissez mes habitudes; je ne dîne plus dans le monde... pour ne pas changer mon régime.

LUCIEN.

Vous me voyez désolé, marquis; mais je ne suis pas libre, je ne m'attendais pas... et j'ai engagé ma soirée.

LE MARQUIS.

Déjà?

ADRIENNE, *à part.*

Il refuse!...

LE BARON.

Je comprends...

* Lucien, le Marquis, Adrienne, le Baron.

** Lucien, Adrienne, le Marquis, le Baron.

*** Lucien, le Marquis, Adrienne, le Baron.

LE MARQUIS.

A votre aise... je n'insiste pas, mais rappelez-vous quelquefois, monsieur de Saulves, que vous avez ici un ami.

LUCIEN, *avec empressement.*

Je vous le promets... *(Au Baron.)* Voulez-vous, baron, accepter une place dans ma voiture ?

LE BARON.

Merci ; je vais toujours à pied... pour ne plus éblouir personne... *(A Adrienne.)* Mademoiselle, voulez-vous m'accorder la grâce de presser votre main dans la mienne?... *(Il serre la main d'Adrienne.)*

LUCIEN, *s'inclinant.*

A bientôt...

LE MARQUIS.

Au revoir!...

LUCIEN.

Mademoiselle...

LE BARON, *sortant avec Lucien.**

Ah! jeune homme, si j'avais votre âge!

LUCIEN.

Monsieur...

LE BARON.

Amusez-vous bien ce soir, et mes compliments à mademoiselle Solanges...

ADRIENNE, *à part.*

Solanges!...

LE BARON.

Avant-scène, numéro huit, au rez-de-chaussée!

(Le rideau tombe.)

* Le Marquis, Lucien, le Baron, Adrienne.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

PREMIER TABLEAU

Un fumoir élégant chez Lucien.

Table au milieu. Canapé à droite de la table, fauteuils à gauche. Fenêtre à droite. Porte d'entrée au fond.

SCÈNE PREMIÈRE

ALFRED, seul. *Il est assis sur le canapé et fume un cigare en feuilletant un petit livre.*

« Mémoires de mademoiselle Mimi Pompon... vingtième édition. » Ça doit être drôle, ce petit livre en vogue! (*Lisant.*) « J'appartiens à une honnête famille du Jura. Mon père était sous-intendant militaire... » (*Parlé.*) Oui, comme moi!... je la connais, celle-là!... Mademoiselle Mimi Pompon est née rue Tirechape, et son père était marchand d'oiseaux. Ce monsieur Gobert, qui confectionne ce genre d'opuscules, est plein d'imaginative!

SCÈNE II

MELBORNE, ALFRED.

MELBORNE.

Bonjour, Alfred! Lucien est-il levé?

ALFRED, se levant.

Monsieur de Saulves est dans son bain.

MELBORNE.

Et tu profites de l'occasion pour fumer ses cigares.

ALFRED.

Je les essayais, monsieur! Ce sont des Ricas commerçantes que nous a apportés ce matin le marchand que vous nous avez recommandé. Ils sont excellents; j'en ai pris tout de suite trente boîtes.

MELBORNE.

Très-bien! Je vois que tu es un garçon prévoyant. Et ton maître est-il satisfait des fournisseurs que je lui ai envoyés?

ALFRED.

Oh! parfaitement, monsieur... un zèle, une complaisance! Ils ne nous demandent jamais d'argent. (*A part.*) Ils en donnent.

MELBORNE, *s'asseyant sur un fauteuil près de la table.*

Ce cher Lucien... Depuis trois mois qu'il est à Paris, il se lance dans le tourbillon avec une ardeur... une fièvre... un emportement...

ALFRED.

C'est vrai!... Les soupers au Café Anglais, les bals costumés... chez ces dames... les parties de baccarat... ça va... ça va!... Voici monsieur... (*Entre Lucien par la gauche, en élégant costume du matin.*)

LUCIEN.

Alfred, vous ferez porter cette carte chez le comte de Rosans. (*Alfred sort.*)

SCÈNE III

MELBORNE, LUCIEN.

LUCIEN.

Ah! vous étiez là, Melborne? (*S'asseyant sur le canapé.*) Ce bain m'a délassé. Me voilà tout à fait remis.

MELBORNE.

Vous êtes rentré tard, ce matin?

LUCIEN.

A cinq heures. Solanges m'a entraîné chez Charlotte, qui donnait un bal de grisettes.

MELBORNE.

Des grisettes enchâssées de pierres précieuses!

LUCIEN.

On comptait sur vous! — Pourquoi n'êtes-vous pas venu?

MELBORNE.

J'ai passé ma nuit à jouer.

LUCIEN.

Étiez-vous en veine?

MELBORNE.

Non. Je perds, depuis quelque temps. Vous êtes-vous amusé à ce bal?

LUCIEN.

Beaucoup. Tous nos amis étaient là!... Durocher, Sainte-Lucie, Lionel, Nina, la petite Liseron, qui se lance... et le jeune Pamphile Gobert... vous savez... le célèbre auteur des Mémoires de Mimi.Pompon...

MELBORNE.

Et de la Vénus aux cornichons!... Ça devait être gai!...

LUCIEN.

Follement gai.

MELBORNE.

A trois heures on jetait la vaisselle par les fenêtres?

LUCIEN.

Et à cinq heures, les domestiques!

MELBORNE.

Bravo! Cette vie là ne ressemble guère à celle que vous meniez là-bas!...!

LUCIEN.

Et je m'en réjouis!... Je suis tout à vous, et tout à mes nouveaux amis... Paris me tient et je n'ai pas envie de le quitter de sitôt pour aller revoir le château de mes pères. Figurez-vous, mon cher, un vieux donjon féodal, avec tourelles, bastions, machicoulis, ponts-levis et girouettes grinçant à tous les vents. Comme c'était gai!... La chasse au marais, les sermons de l'abbé, les comices agricoles! — Le whist à cinq sous la fiche... Les petites fêtes de famille au bénéfice des demoiselles à marier. Voilà mes plaisirs ... Comme c'était drôle!

MELBORNE.

Pauvre ami!...

LUCIEN, *se levant.*

Et vous voulez que je regrette tout cela? — Maintenant que je suis aimé de Solanges... — maintenant que j'ai des amis comme vous, que je suis à Paris... que je suis libre... que je puis satisfaire toutes mes fantaisies... Fi donc!... Mon éducation est faite! C'est vous qui m'avez transformé, déniaisé, naturalisé Parisien!... Je vous en remercie... je vous en suis reconnaissant... Et si je puis jamais vous être bon à quelque chose... (*Il lui serre la main.*)

MELBORNE.

Ça se trouvera...

LUCIEN, *s'asseyant sur le bord de la table.*

Mais j'y songe... La demande que vous avez adressée au cercle?

MELBORNE.

Rejetée à l'unanimité... Ils m'ont black-bullé le jour même de votre admission.

LUCIEN.

Sous quel prétexte?

MELBORNE.

Sous prétexte que je mets mon chapeau de travers.

LUCIEN.

C'est une plaisanterie ?

MELBORNE.

Non... C'est très-sérieux. Et comme je n'ai pas l'intention de changer mes habitudes... Le marquis de Roquevaire ne vous avait rien dit à ce sujet ?

LUCIEN.

Je ne l'ai pas vu depuis longtemps... je suis même bien coupable... C'est à lui sans doute que je dois l'invitation que monsieur de Rosans m'a adressée hier...

MELBORNE.

Et que vous avez sacrifiée au bal de Charlotte ?

LUCIEN.

Pour ne pas me brouiller avec Solanges, qui, je ne sais pourquoi, a voulu à tout prix m'empêcher d'aller à cette fête.

MELBORNE.

Madame de Rosans est charmante, dit-on, et Solanges a bien le droit d'être jalouse.

SCÈNE IV

LES MÊMES, ALFRED, puis un COMMIS.

ALFRED.

Il y a là un commis de la maison Nadar qui désire parler à monsieur !

LUCIEN.

Faites entrer.

MELBORNE, se levant.*

Vous désirez nous photographier ? (Il remonte.)

LE COMMIS.

Non, monsieur. Je viens remettre une facture à M. de Saulves...

LUCIEN, prenant la facture.

A moi !...

LE COMMIS.

Voyez !...

LUCIEN, lisant assis sur le canapé.

« Photographies de mademoiselle Solanges. Deux mille »
» cinq cents francs !... »

* Melborne, le Commis, Lucien.

MELBORNE.*

Elle en a donc donné à tous ses amis? Elle fait donc l'exportation?

LE COMMIS.

Mademoiselle Solanges s'est fait photographe dans toutes les dimensions... à pied... à cheval... en voiture...

MELBORNE.

En ballon!...

LUCIEN.

Mais mademoiselle Solanges ne m'a jamais dit...

LE COMMIS.

Oh! monsieur... cela se comprend... La note date de six mois...

MELBORNE à part.

Un reliquat de compte du règne précédent...

LUCIEN.

C'est bien, monsieur... (*Ouvrant un tiroir de la table.*)
Voici votre argent.

LE COMMIS.

Si monsieur désire se faire photographe à cheval, en grandeur naturelle, nous avons un appareil nouveau...

MELBORNE.

Qui opère lui-même... .

LE COMMIS.

Tous les jours de une heure à trois, avenue de l'Impératrice. (*Il s'incline et sort.*)

ALFRED, le suivant.

A cheval!... Attendez-moi jeudi.

SCÈNE V

LUCIEN, MELBORNE.

LUCIEN, *se levant.*

Deux mille cinq cents francs de photographies...

MELBORNE.

C'est cher.

LUCIEN.

Surtout en ce moment.

MELBORNE.

Sans doute... Vous devez être un peu à court d'argent... ces frais d'installation... ce luxe obligé... Mais je me suis occupé de vous hier... j'ai vu Ludovic!

* Le Commis, Lucien, Melborne.

LUCIEN.

Ludovic?

MELBORNE.

Ludovic Marcas... La providence des fils de famille!... un joli type, allez! un petit monsieur ganté... parfumé... du meilleur ton! bien différent de l'usurier classique et de l'immortel Gobseck... Le prêteur d'argent à la mode du jour, qui vous écorche d'une main galante, et vous dépouille avec des sourires de danseuse. Ce n'est pas lui qui fournit les fonds, d'ailleurs — il a toujours dans la coulisse un compère officieux derrière lequel il s'abrite. Il occupe un entresol élégant, rue de la Chaussée-d'Antin; sa caverne est un boudoir, — son livre de compte un carnet de bal, et toutes ces dames sont ses clientes. — Vous allez le voir. Je lui ai donné rendez-vous ici.

LUCIEN.

Ce matin?

MELBORNE.

Ce matin! j'ai cru vous rendre service...

LUCIEN.

En effet!... qu'il soit le bienvenu! je lui donnerai toutes les garanties qu'il pourra exiger.

MELBORNE.

Oh! vous le trouverez très-accommodant... ce n'est pas un usurier... c'est un ami.

ALFRED, annonçant.

Monsieur Ludovic Marcas!

SCÈNE VI

LES MÊMES, LUDOVIC, mise très-élégante.

MELBORNE.*

Arrivez donc, mon cher Ludovic, nous parlions de vous. Mon cher Lucien... monsieur Ludovic Marcas. (*Présentant Lucien.*) Monsieur de Saulves.

LUDOVIC, s'inclinant.

Monsieur...

MELBORNE.

Asseyez-vous donc...

LUDOVIC, à Melborne.

Je croyais vous rencontrer hier à l'Opéra; on reprenait Giselle. — la salle était splendide. (*A Lucien.*) La débutante

* Lucien, Ludovic, Melborne.

est tout à fait insignifiante... pas de jarret... pas de ballon...
(*Regardant autour de lui en torgnant.*) Vous êtes très-bien
logé ici... joli fumoir!.. Il faudra que je fasse arranger le
mien ainsi...

MELBORNE.

Je vous le conseille ; mais venons au fait. Je vous ai dit la
gène momentanée dans laquelle se trouve monsieur de
Saulves. Il vous est facile de vous renseigner sur la situa-
tion de fortune qui l'attend...

LUDOVIC.

Oh! je sais... monsieur de Saulves a les plus brillantes
espérances... sa famille possède un château féodal en Pro-
vence... style Louis XIII; pas d'hypothèques; cinq cents
hectares de terres en plein rapport; trois lieues de forêt...
une maison de ville à Tarascon; un million sur le grand-
livre... Après le décès de ses parents, monsieur, qui est fils
unique, se trouvera dans une très-jolie position.

LUCIEN.

Mais, monsieur...

LUDOVIC, *allant à la fenêtre.*

Est-ce que vos fenêtres donnent sur le boulevard?... *Geste
d'impatience de Lucien qui remonte.*)

MELBORNE, *prenant Ludovic par le bras.*

Mon cher Ludovic... concluons, je vous prie : pouvez-
vous prêter cinquante mille francs à mon ami Lucien de
Saulves?

LUDOVIC.

Moi? je ne demande pas mieux... mais vous savez bien,
mon très-cher, que je ne suis pas capitaliste... j'ai des
amis...

MELBORNE, *bas à Lucien.**

Nous y voilà.

LUDOVIC.

J'en ai un, entre autres, auquel j'ai eu recours pour moi-
même plusieurs fois... mais c'est un tigre! je ne vous con-
seille pas de vous adresser à lui.

MELBORNE.

En faisant une reconnaissance de soixante mille francs
pour cinquante — avec une échéance à six mois... hein?

LUDOVIC.

C'est affreusement cher; mais il est homme à accepter
— le coquin!

* Ludovic, Lucien, Melborne.

LUCIEN, avec impatience.

Eh bien, finissons...

MELBORNE.

Voici une feuille de papier timbré. (Il la tire de sa poche.)

LUCIEN, prenant le papier et se plaçant à la gauche de la table pour écrire.

Donnez... (Il écrit.)

LUDOVIC.

A l'ordre de Samuel, marchand de chevaux... (Regardant par-dessus l'épaule de Lucien.)

MELBORNE, descendant.*

Les cinquante mille francs?

LUDOVIC, cherchant.

Je les ai bien sur moi en un bon de quarante mille sur la banque et le reste en billets, mais j'en avais disposé...

MELBORNE.

Bah! Samuel vous les remboursera. Voici le billet.

LUDOVIC.

Voici la somme! (Allant à Lucien.) Enchanté, monsieur, d'avoir pu vous rendre ce petit service — aurai-je l'honneur de vous rencontrer cette après-midi aux courses?... Mademoiselle Solanges étrenne aujourd'hui, je crois, son équipement nouveau? (Remontant.) Vous avez un délicieux appartement!... Au plaisir de vous revoir... à tantôt, sur le turf... (A Solanges qui parait sur le seuil.) Mademoiselle...

SOLANGES.

Bonjour, cher. (Ludovic sort.) — C'est moi, je vous dérange...

LUCIEN.

Pas du tout... Entrez donc, Solanges.

SCÈNE VII

LES MÊMES, SOLANGES.**

SOLANGES.

Ma voiture est en bas... je viens vous chercher. (Indiquant à Melborne la fenêtre.) Regardez donc, Melborne, le magnifique attelage à la Daumont... c'est Lucien qui m'en a fait présent ce matin même... ce cher Lucien!..

MELBORNE.

Mes enfants... je vous laisse... nous nous retrouverons

* Ludovic, Melborne, Lucien.

** Lucien, Solanges, Melborne.

pour déjeuner au pavillon d'Armenonville. *(Il prend son chapeau et se dispose à sortir.)* Ah! Lucien... *(A demi-voix.)* Vous n'avez pas une cinquantaine de louis?... je n'ai pas le temps de rentrer chez moi...

LUCIEN, lui donnant un billet.

Comment donc!... davantage si vous le désirez.

MELBORNE.

C'est assez pour aujourd'hui. Au revoir, Solanges!

SOLANGES.

A tout à l'heure, Melborne... J'attends ici nos amis... *(Melborne sort.)*

SCÈNE VIII

SOLANGES, LUCIEN. **

LUCIEN.

Ma chère Solanges, vos photographies sont payées, voici la facture!

SOLANGES.

Comment! on n'avait pas acquitté?... Et c'est à vous que... Oh! cher ami!

LUCIEN.

J'ai bien droit, n'est-ce pas, à une épreuve sans retouches?

SOLANGES.

J'ai mieux que cela à vous offrir. Mon médaillon en marbre... qui a figuré à l'Exposition... l'œuvre d'un grand artiste!...

LUCIEN, souriant.

Est-il payé... au moins?

SOLANGES.

Oh! le sculpteur est un de mes meilleurs amis.

LUCIEN.

Diable!...

SOLANGES, lui tendant la main.

Méchant!... *(Il s'assied sur le canapé et elle sur un pouf.)* Vous me faites donc l'honneur d'être jaloux du passé?... Oh! ne vous en défendez pas... L'autre jour, quand vous êtes venu me voir, vous avez fait l'inspection de mon appartement avec une curiosité... une ironie... chaque objet éveillait un reproche à mon adresse... chaque meuble prenait

* Melborne, Lucien, Solanges.

** Lucien, Solanges.

*** Solanges, Lucien.

une forme irritante à vos yeux... tout cela vous offusquait... vous blessait... vous brûliez de m'interroger... vous auriez volontiers mis en pièces toutes ces reliques du passé...

LUCIEN.

Moi... dans le premier moment... Je ne dis pas non... mais...

SOLANGES.

Ne vous défendez pas... Cette belle indignation témoigne de votre amour... J'en suis fière... je la comprends. Et pour vous le prouver, tenez... voyez... (*Elle lui donne un catalogue imprimé.*) Voilà ce que j'ai fait...

LUCIEN, *lisant.*

« Vente du mobilier de mademoiselle S..., à l'hôtel » Drouot, salle n° 3... Exposition publique, le dimanche 13. » Première vacation lundi. » Vous vendez votre mobilier?...

SOLANGES

Oui... je quitte mon appartement... je me défais de tout ce qui ne vient pas de vous... je vends tout.

LUCIEN.

Mais, ma chère amie... je n'exige pas cela...

SOLANGES.

Je suis heureuse de vous faire ce sacrifice...

LUCIEN.

Permettez...

SOLANGES.

N'insistez pas. Il est trop tard. Les journaux ont parlé... les catalogues sont distribués...

LUCIEN.

Très-bien ! ma chère Solanges... c'est très-délicat de votre part. Je vous enverrai mon tapissier.

SOLANGES.

Je vous le défends !

ALFRED, *entrant.*

M. le marquis de Roquevaire demande si monsieur peut le recevoir ?

LUCIEN,

Le marquis !

SOLANGES, *avec calinerie.*

Oh ! ne le recevez pas... hein ?

LUCIEN, *embarrassé.*

Mais... c'est que...

SOLANGES, *se levant à demi.*

Alors je m'en vais.

LUCIEN, *à Alfred.*

Eh bien!... dites à M. de Roquevaire que je suis sorti...
Allez!

SOLANGES.

Vous êtes gentil!... merci!... (*Elle se rassied.*) De quoi donc parlions-nous?... Ah! je me souviens!... Un rêve dont je me suis bercée... et que je veux réaliser. N'allez pas rire au moins. Vous êtes le seul homme que j'aie vraiment aimé... (*Mouvement de Lucien.*) Je vous le jure!... Qui aurait pu deviner que cette rencontre en chemin de fer serait le premier chapitre de ce joli roman?... Je me suis laissé prendre à votre jeunesse... Je me suis abandonnée, sans réfléchir, à cet élan de mon cœur. Mon Dieu!... Je sais bien que cette liaison ne sera pas éternelle... que je ne suis qu'un caprice pour vous... une fantaisie!... qu'un jour où l'autre vous m'échapperez... mais je n'y veux pas songer... mon bonheur durera aussi longtemps qu'il pourra... Et je veux lui bâtir un nid... J'ai vu, ce matin, avenue Marigny, un charmant petit hôtel à vendre... entre cour et jardin... avec écurie et remise...

LUCIEN.

Vous voudriez l'acheter?...

SOLANGES.

Oui... l'architecte est de mes amis et me conseille cette acquisition.

LUCIEN.

Quelle est la mise à prix?

SOLANGES.

Deux cent mille francs... avec de grandes facilités pour le paiement.

LUCIEN.

Ah!

SOLANGES.

Quarante mille francs comptant et le reste quand on voudra.

LUCIEN.

C'est une trouvaille!

SOLANGES.

Surtout si nous devons l'habiter ensemble... car c'est là le rêve dont je vous parlais, Lucien.

LUCIEN.

Êtes-vous assez provoquante aujourd'hui!

SOLANGES.

Consentiriez-vous à accepter mon hospitalité?

LUCIEN.

Comme votre regard est brillant, Solanges!

SOLANGES.

A tout hasard j'ai donné parole...

LUCIEN.

Charmeuse !...

SOLANGES, *se levant.*

Mais, ce qui me contrarie un peu, c'est qu'il va me falloir vendre des actions en baisse... Il faut trouver d'abord les quarante mille francs comptant...

LUCIEN, *la suivant.*

Restez donc près de moi...

SOLANGES.

Je sais bien que je pourrais emprunter...

LUCIEN.

Je t'aime, Solanges!...

SOLANGES.

Mais à qui m'adresser?...

LUCIEN.

A personne... Je ne permets à personne te t'obliger, de payer tes caprices. C'est un droit qui m'appartient... Je le réclame...

SOLANGES.

Comment!

LUCIEN.

Nous irons chez ton notaire aujourd'hui.

SOLANGES.

Aujourd'hui?

LUCIEN.

J'ai l'argent sur moi.

SOLANGES.

Y pensez-vous?

LUCIEN.

Je suis de moitié dans ton rêve... C'est bien le moins que je paye ma part de bonheur.

SOLANGES, *l'embrassant.*

Ah! Je ne t'aimerais jamais assez!...

SCÈNE IX

LES MÊMES, ALFRED.

ALFRED

Voici ces messieurs et ces dames en brake et en voiture de poste. (*Bruit de grelots dans la rue.*)

LUCIEN contrarié.

Déjà! (*à Solanges.*) Recevez-les, je vais passer un habit..
Il sort par la gauche.)

SCÈNE X

SOLANGES, GOBERT, SAINTE-LUCIE, DUROCHER, *portant un petit chien dans ses bras*, NINA, ANNETTE LISERON CHARLOTTE.

GOBERT.

Bonjour, Solanges.

NINA.

Es-tu prête?

ANNETTE.

Où est donc Lucien?

SOLANGES.

Il s'habille... il va venir...

SAINTE-LUCIE, *à Solanges.*

Chère... j'ai reçu votre catalogue... Et si le caissier de papa était moins dur à la détente... j'achèterais vos potiches... Je suis fou des potiches...

GOBERT.

Je ferai mousser la vente dans le *Pick-Pocket*

NINA *à Solanges*

C'est une bonne affaire, que cette vente-là...

CHARLOTTE

C'est ingénieux!

SAINTE-LUCIE.

Oui, le tour est connu... j'ai passé par là.

NINA.

Mineur, va!

SOLANGES.

Ne parlons pas de cela devant Lucien. (*Elle va devant une glace.*)

ANNETTE, à Durocher qui vient s'asseoir.

Durocher, ma poudre de riz...

DUROCHER, se levant et tirant de sa poche une pomme en ivoire.

Voici, chère. (*Annette se tamponne le visage devant la glace.*)

NINA, à Sainte-Lucie.

Baby, boutonnez-moi mon gant.

SAINTE-LUCIE, à part.

Si les Sainte-Lucie me voyaient! (*Il veut lui baiser la main.*)

NINA.

Eh bien!

SAINTE-LUCIE.

Quoi! pas même le bout des doigts?

NINA.

Rien! quand vous serez grand.

GOBERT, trouvant une caisse à cigarre.

Les cigares. (*Il garnit son porte-cigares.*) J'en prends pour nous tous,

CHARLOTTE, avisant sur la table le livre oublié par Alfred.

Tiens! les Mémoires de Mimi Pompon!

GOBERT.

Mon dernier ouvrage! C'est Lucien qui le lit, sans doute.

ALFRED.

Non, monsieur... C'est moi! Recevez mes compliments. (*Rires de tout le monde.*)

SCÈNE XI

LES MÊMES, LUCIEN.

LUCIEN.

Mes amis, je suis à vous.

SOLANGES.

Partons.

CHARLOTE, prenant le bras de Gobert.

Allons, Gobert!

NINA, à Sainte-Lucie.

Porte ma traîne, gamin...

ANNETTE à Durocher.

Rendez-moi ma bête et donnez-moi votre bras.

DUROCHER, gravement.

Voici les deux.

ANNETTE.

Ne faites pas de mots. Ce n'est pas dans vos habitudes.

LUCIEN, à Alfred.

Si quelqu'un de nos amis se présente, il nous trouvera au pavillon d'Armenonville. (Tout le monde sort.)

ALFRED.

Pavillon d'Armenonville! Charmants souvenirs!

DEUXIÈME TABLEAU

Le pavillon d'Armenonville, au bois de Boulogne. Un jardin. Tables et chaises sous les arbres. Le pavillon à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

MELBORNE, puis GOBERT sur le seuil du chalet, GARÇONS DE RESTAURANT, puis LE BARON LAZARE.

MELBORNE, sur le seuil du chalet.

Eh bien... ce champagne?...

UN GARÇON.

On le frappe, monsieur... (Il passe.)

MELBORNE, à un autre Garçon.

Et nos écrevisses?...

LE GARÇON.

Voilà, monsieur!... (Il sort.)

GOBERT, sur le balcon.

A boire, Melborne! Nous sommes à sec!

MELBORNE.

Eh! mon cher... Je ne peux pas arrêter un garçon au passage...

GOBERT.

On n'est pas servi ici!... J'arrangerai joliment l'établissement dans le Pick-Pocket. (Il rentre.)

MELBORNE, saisissant le baron Lazare, qui entre, du fond à gauche, le chapeau à la main et s'essuyant le front. *

Enfin! j'en tiens un.

* Lazare, Melborne.

LE BARON.

Un quoi?

MELBORNE.

Ah! pardon, baron... Je me trompais... Je cours après ces diables de garçons de restaurant... Nous sommes tous là-haut... Nous arrivons des courses... Voulez-vous dîner avec nous?

LE BARON.

Merci, monsieur Melborne... C'est vous qui offrez ce banquet?

MELBORNE.

Non, c'est notre ami Lucien!...

LE BARON.

Ah! c'est différent... J'irai peut-être au dessert serrer la main de monsieur de Saulves.

MELBORNE.

Comme vous voudrez, baron. (*Il entre dans le chalet.*
voix, dans l'intérieur du chalet.)

Eh bien... Melborne!... Melborne!... (*Éclats de rires. — Bruit de verres.*)

SCÈNE II

LE BARON LAZARE, *seul*.

Amusez-vous, mes amis... Grisez-vous! Et toi, jeune homme... à qui j'ai donné d'excellents conseils... dont tu as si peu profité... avec raison... Poursuis le cours de tes aventures galantes!... Ah! quelle entrée triomphante dans l'Hippodrome!... Voiture à la Daumont... postillons poudrés!... Et Solanges coiffée d'une volière! C'était un beau spectacle! Il y a vingt cinq ans, je faisais la même entrée, dans le même champ de courses, avec une belle fille nommée Mariquita... coiffée d'un turban... C'était la mode des turbans dans ce temps-là. (*Il s'assied à une table, à droite.*)

LE GARÇON.

Que faut-il servir à monsieur?...

LE BARON.

Du feu!

LE GARÇON.

Et des cigares?

LE BARON.

Non, j'ai les miens... Régie de Montmartre; cigares déclassés, à l'usage des barons déchus. C'est ce mauvais tabac qui m'écœure, qui me rend maussade... Pouah!... (*Il jette*

son cigare.) Je ne m'y habituerai jamais... (Rires dans la coulisse.) Ils ont raison de s'amuser ! C'est moi qui ai tort.

DEUXIÈME GARÇON.

Que faut-il servir à monsieur ?

LE BARON, se levant.

Rien. Je ne consomme plus, pour avoir trop consommé... Car voilà la morale : pour avoir trop consommé !... C'est triste ! (Il s'éloigne sous les arbres, à gauche.)

LE GARÇON.

En voilà un vieux déplumé... Si tous les clients lui ressemblaient...

SCÈNE III

LE COMTE DE ROSANS, LA COMTESSE DE ROSANS, LE MARQUIS DE ROQUEVAIRE, ADRIENNE, UN CHASSEUR.
(Ils entrent du fond, à droite, Adrienne au bras du Comte, la Comtesse au bras du Marquis.)

LA COMTESSE, au Chasseur qui les suit.

Faites attendre la voiture à la porte du pavillon. (Le Chasseur sort.)

LE COMTE, au Garçon qui s'est avancé. *

Servez-nous des glaces.

LE GARÇON.

Framboise, vanille, citron, pistache, ananas...

LA COMTESSE, lorgnant autour d'elle.

C'est très-joli ici... On se croirait en Suisse ! La délicieuse journée d'automne ! Quel spectacle vivant, émouvant que ces courses de Longchamps !... Ce monde... ces équipages... ces galas en plein air... Tout cela est amusant au possible !... n'est-ce pas, Adrienne ? (Le Garçon apporte les glaces.)

LE MARQUIS.

On voit bien que vous arrivez d'Athènes, comtesse, vous rêvez des jeux olympiques ! (Ils s'asseyent à une table, à gauche.)

LA COMTESSE. **

Non... mais en ma qualité d'étrangère, je suis très-naïve et très-curieuse... Tout m'intéresse, tout me divertit. Le comte m'a fait visiter le pesage... les box... Il m'a fait voir les chevaux... les jockeys... les sportsmen... les... quoi donc encore, cher comte ?

* Le Comte, Adrienne, le Marquis, la Comtesse.

** La Comtesse, le Marquis, le Comte, Adrienne.

LE COMTE.

Les beautés en renom... les femmes à la mode!

LA COMTESSE.

Oui, j'ai beaucoup ri! Eh bien! ma chère Adrienne... vous ne dites rien! Vous avez l'air triste... Est-ce que vous vous ennuyez?...

ADRIENNE.

Non, madame.

LE MARQUIS.

Elle n'aime pas le bruit... elle fuit le monde... J'ai eu mille peines aujourd'hui pour la décider à nous accompagner ici.

LA COMTESSE.

Vous êtes donc tout à fait sauvage, chère enfant? On ne vous voit nulle part. Comment vivez-vous? comment dépensez-vous votre temps? comment occupez-vous vos loisirs?...

ADRIENNE.

Oh! c'est bien simple, madame... Songez donc, je suis devenue tout à coup maîtresse de la maison... C'est moi qui remplace ma mère. Il y a si longtemps qu'elle n'est plus là! On abusait un peu de l'insouciance du marquis; on se fiait à sa bonté. J'ai dû faire bien des réformes, user de rigueur même. Il m'a fallu congédier des serviteurs inutiles... discuter avec des hommes de loi... vérifier des comptes embrouillés... régler des baux, des fermages... Que sais-je?... Ajoutez à cela la lecture... un peu de musique... de longues causeries... des rêveries... de pensionnaire. Et voilà ma journée finie, et les heures ont passé si vite que j'ai à peine eu le temps de gronder mon père.

LE MARQUIS, avec tendresse.

Chère enfant!

LE COMTE.

Si notre cousin Lionel vous entendait... il demanderait immédiatement votre main.

LA COMTESSE.

Heureusement pour vous... il est sur les grandes routes à courir après l'héritage de sa tante. C'est égal, marquis, il faut la marier. Quand la marions-nous?

LE MARQUIS.

Quand elle le voudra.

ADRIENNE.

Ah! j'ai le temps d'y songer.

LA COMTESSE.

Et votre protégé... ce jeune homme dont vous m'aviez parlé... que vous deviez nous présenter hier...

LE COMTE.

Monsieur Lucien de Saulves. Il nous a envoyé sa carte... Mais nous ne l'avons pas vu.

LE MARQUIS.

Je ne l'ai pas vu non plus depuis longtemps. Je me suis présenté plusieurs fois chez lui sans le rencontrer... Il n'a pas cru devoir me donner de ses nouvelles, et, de peur d'être importun, je suis résolu désormais à m'abstenir. (*Mouvement d'Adrienne.*)

LA COMTESSE.

Ah! voilà où vous en êtes! Mais qu'est-ce donc qui l'éloigne de vous?

LE COMTE.

Des entraînements de jeunesse; de mauvais conseils sans doute?

LE MARQUIS.

Oui, c'est cela.

LA COMTESSE.

Et vous renoncez déjà à votre tâche?

LE MARQUIS.

Je ne serais point écouté.

LA COMTESSE.

Eh bien! marquis, amenez-le-moi. Et si vous me permettez de m'en mêler, je vous promets de le chapitrer comme il faut... (*Éclats de rire dans la coulisse.*)

LUCIEN, dans la coulisse.

A Solanges, mes amis!

PLUSIEURS VOIX.

A Solanges!

ADRIENNE, se levant.

Partons, mon père!

LE MARQUIS.

Viens, Adrienne!

LA COMTESSE.

Comment, vous partez?... Qu'avez-vous donc? Est-ce que c'est ce bruit qui vous fait fuir? (*Lucien entre un peu pris de champagne.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, LUCIEN. *

LUCIEN.

J'ai besoin de prendre l'air... On étouffe là-haut. Le champagne... (Il passe sa main sur son front.)

ADRIENNE.

Lui !

LUCIEN, apercevant le marquis et Adrienne.

Le marquis!...

LE MARQUIS, saluant.

Monsieur de Saulves.

LUCIEN, avec embarras.

Pardonnez-moi, marquis, j'ai bien des excuses à vous faire. Je vous dois de nombreuses visites. Vous avez pris la peine de passer chez moi ce matin, et je n'étais pas là...

LE MARQUIS.

Vous êtes tout excusé, monsieur... nous vous laissons à vos plaisirs. (Se tournant vers le Comte et la Comtesse.) Comtesse... cher comte... Permettez-moi de vous présenter Monsieur Lucien de Saulves. (A Lucien.) Monsieur le comte et madame la comtesse de Rosans... Viens, ma fille. (Échange de saluts. Le Marquis sort avec Adrienne par le fond à droite. Le Comte les accompagne.)

SCÈNE V

LA COMTESSE, LE COMTE, LUCIEN.

LA COMTESSE, à part, observant Lucien avec curiosité.

Ah! c'est lui!

LUCIEN, s'adressant à la Comtesse,

J'ai reçu l'invitation que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. J'ai regretté vivement de n'avoir pas pu m'y rendre.

LA COMTESSE.

Nous regrettons nous-mêmes tout à l'heure, avec monsieur de Roquevaire, de ne pas vous voir plus souvent dans notre monde, qui est le vôtre...

LUCIEN.

Mon Dieu, madame... vous savez... Quand on arrive à Paris... les préoccupations de toutes sortes... les affaires...

* La Comtesse, le Comte, le Marquis, Lucien, Adrienne.

LE COMTE.

Les amis nouveaux qui font oublier les anciens...

LA COMTESSE.

Et puis la terreur qu'inspire aux jeunes gens l'ennui de nos salons...

LUCIEN.

Ah! madame...

LA COMTESSE.

Si... si... Le comte m'a mis au courant des habitudes parisiennes. Mais je vous l'avoue, moi, qui ai appris la langue de votre pays dans les livres de vos poètes... moi qui ai été bercée toute jeune avec les légendes chevaleresques de vos preux, j'ai peine à renoncer à mes croyances, à mes illusions... Je m'étais imaginée que les hommes bien nés appartenaient à notre monde, et ne s'en éloignaient un instant que pour nous revenir plus galants et plus empressés.

LE COMTE, à demi-voix.*

Comtesse!...

LUCIEN, à part.

• Elle est charmante!

LA COMTESSE, avec animation.

Expliquez-moi donc, je vous prie, quelle mauvaise influence vous éloigne ainsi de nous. Sommes-nous laides? sommes-nous sottes?... Est-ce l'esprit qui nous manque? Est-ce la grâce qui nous fait défaut? N'avons-nous rien pour plaire?... pour nous faire aimer?... En vérité, c'est incroyable... J'ai cent fois demandé au comte le mot de cette énigme et je l'attends encore...

LE COMTE.

Vous l'attendrez longtemps, ma chère. Ce sont de ces choses qui ne s'expliquent pas, et dont une femme comme vous n'a pas à se préoccuper.

LUCIEN.

Le comte a raison, madame. Il y a des femmes que leur rang, leur éducation ont placées si haut, qui vivent dans un tel rayonnement... dans une atmosphère si sereine, qu'elles doivent dédaigner de regarder au-dessous d'elles. Nous autres simples mortels, nous pouvons nous laisser tenter, céder aux entraînements vulgaires dont vous parlez, mais ce n'est là que le vertige d'un instant, une équipée de jeunesse qu'il faut savoir excuser et pardonner. Monsieur de Rosans est de mon avis, je pense?

LE COMTE.

Sans doute...

LA COMTESSE. *

Vous vous entendez tous, messieurs... Et vous avez toujours raison... quoi qu'il en soit, monsieur de Saulves... maintenant que nous nous connaissons, si mes préjugés ne vous effrayent pas trop, si vos loisirs vous le permettent... venez nous voir quelquefois...

LUCIEN.

Mille grâce!...

LE COMTE.

Votre bras, comtesse.

SOLANGES, paraissant sur le balcon du chalet avec Annette.
Et bien, Lucien?...

SAINTE-LUCIE, bas.

Il est avec des gens du monde.

LA COMTESSE.

Vos amis vous réclament. Au revoir, monsieur. *(La Comtesse s'éloigne au bras du Comte en lorgnant Solanges et Sainte-Lucie. Lucien remonte de quelques pas en saluant. Le chasseur, qui, a paru au fond, se range sur le passage de ses maîtres et les suit à distance.)*

SAINTE-LUCIE, à Solanges, sur le balcon

Elle est jolie!

SOLANGES.

Oui, mais elle a des effets de lorgnon qui me déplaisent...

SAINTE-LUCIE.

Et un chasseur superbe!

SOLANGES.

Qui l'attend depuis une heure à la porte et qui demande à se rafraîchir!... *(Tendant son verre.)* Gobert, du champagne! *(Solanges et Sainte-Lucie se dirigent vers le côté du balcon qui donne au fond et disparaissent un moment.)*

SCÈNE VI

LUCIEN, LE BARON, puis SOLANGES, ANNETTE, CHARLOTTE, GOBERT, DUROCHER, SAINTE-LUCIE, puis LE COMTE.

LUCIEN.

Le diable emporte cette Solanges! — Quelle rage de se montrer et de m'afficher!... Je reverrai la comtesse, je me justifierai!...

LE BARON, entrant. **

Ah! monsieur de Saulves, je revenais de ce côté tout

* Le Comte, la Comtesse, Lucien.

** Le Baron, Lucien.

expres pour vous serrer la main. — Je m'occupe de vous là-haut. — J'ai fait renouveler le papier de votre chambre et j'ai semé des pois de senteur sur votre balcon. Ils seront en fleurs dans quelques mois pour vous recevoir...

LUCIEN, avec impatience.

Baron!... (*Bruit. Éclats rire dans la coulisse.*) Qu'est-ce donc?... Que se passe-t-il?

ANNETTE, sortant du chalet en riant aux éclats et suivie de Charlotte, de Nina et de Sainte-Lucie.*

Sur la tête empanachée de ce grand diable de chasseur, Solanges a vidé son dernier verre de Champagne!

LUCIEN.

Elle a fait cela!

LE BARON.

Aimable espièglerie! (*Solanges parait sur le balcon avec Gobert.*)

SOLANGES, riant.

Il secoue ses plumes!

LUCIEN.

Solanges, vous êtes une sotte!

SOLANGES.

Hein! plait-il? on n'a donc plus le droit d'offrir un verre de champagne à un chasseur altéré?

LUCIEN.

On n'a pas le droit d'insulter une femme comme il faut... même dans la personne de ses gens!...

SOLANGES.

Si cette grande dame se croit offensée, elle trouvera bien un chevalier pour la venger!

LE BARON.

Le voici! (*Le Comte parait au fond.*)

SOLANGES.

Le mari!

LUCIEN, avec colère, à Solanges.

Taisez-vous!

LE COMTE, s'avançant vers Lucien.

Monsieur de Saulves, j'aurais deux mots à vous dire...

GOBERT.

Quelle nouvelle à la main pour le Pick-Pocket!

LE BARON, bas à Lucien.

Il ne vous manque plus que de vous faire tuer pour Solanges! (*Lucien va au-devant du Comte. La toile tombe.*)

* Le Baron, Lucien, Annette.

ACTE TROISIÈME

Chez le comte de Rosans.

Boudoir de la Comtesse, ouvert sur une serre chaude, dans le pan coupé, à droite. Le boudoir est éclairé comme pour une fête. Cheminée au fond. Appartements éclairés dans le pan coupé à gauche. A droite, chambre de la Comtesse; guéridon. A gauche, chambre du Comte; canapé.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE, *seul*; *il est en toilette de bal, assis sur le canapé*;
puis LUCIE.

LE COMTE.

Nos invités n'arriveront guère que dans une heure. La comtesse est à sa toilette. J'ai le temps d'attendre... (*On sonne dans la chambre de la Comtesse.*) Ah! la comtesse s'impatiente!... (*Nouveau coup de sonnette.*) Eh bien, Lucie, vous n'entendez donc pas?... madame vous appelle.

LUCIE, *entrant du pan coupé à gauche.*

Pierre me remettait ce journal et cette lettre pour monsieur le comte.

LE COMTE.

C'est bien. Allez! (*Lucie entre chez la Comtesse.*)

LE COMTE, *parcourant le journal.*

Pick-Pocket! Gazette internationale, écho du Turf et des salons. Pourquoi m'envoie-t-on ce journal?... (Il lit.) « Mandarin, qui a gagné le prix du Derby français, vient d'être achetée par monsieur Jack Melborne. » (*Parlé.*) Jack Melborne... Encore ce personnage! c'est bien lui pourtant, je m'en suis assuré, c'est bien lui qui, à mon arrivée à Baltimore, venait de se compromettre dans une affaire de jeu équivoque... Bah! Comme il est probable que je ne l'aurai jamais pour partner, peu m'importe. (*Lisant.*) « Madame X, une de nos plus jolies curieuses, assistait au bal » de l'Opéra en compagnie d'un jeune prince valaque qui protégeait son incognito. » Avis au mari. (*Lisant.*) « Le bal » travesti de la princesse Olga a été des plus brillants. On y » a remarqué surtout une jeune Grecque portant le costume » de son pays avec une grâce toute parisienne. Madame la

» comtesse de Rosans était sans contredit la reine de cette fête. » Si celui qui a écrit cela croit me faire plaisir... (Continuant.) « Monsieur Lucien de Saulves était en prince albanais. » (Il froisse le journal et le jette.) Décidément, depuis que nous avons failli nous égorger, et que Roquevaire a jugé à propos de tout concilier, monsieur de Saulves se trouve un peu trop mêlé à ma vie. Il est trop souvent sur ma route!... (Il ouvre une enveloppe et en tire une carte.) Une invitation, un bal, un concert, une comédie de salon?... (Lisant.) « Madame de Solanges Miller prie monsieur le comte de Rosans de lui faire l'honneur de venir passer la soirée chez elle, rue d'Antin, 26, samedi prochain. » Et là, au crayon : « On fera des révélations. » Des révélations... Que signifie?... Nous verrons bien.

SCÈNE II

LA COMTESSE, LE COMTE.*

LA COMTESSE.

Eh bien! comte, vous étiez là... tout seul?... Personne n'est encore arrivé? Comment me trouvez-vous?

LE COMTE.

Charmante, comme toujours.

LA COMTESSE.

Vous ne me reprocherez pas ce soir mon luxe de toilette? Il est impossible d'être plus simple...

LE COMTE.

En effet... une simplicité qui n'est pas à la portée de toutes les bourses, mais qui sied bien à une maîtresse de maison! Attendez-vous beaucoup de monde?

LA COMTESSE.

Nos amis, nos invités habituels...

LE COMTE.

Les Lignoncourt, la vicomtesse de Vannes, monsieur et madame de Barsac? Ajoutez à votre liste Roquevaire et sa fille, qui sont revenus d'Italie, et que j'ai vus ce matin même.

LA COMTESSE.

Tant mieux. La fête sera complète alors.

LE COMTE.

Et les journaux de demain nous feront les honneurs de

* Le Comte, la Comtesse.

la publicité. On décrira nos salons, on détaillera vos toilettes, on dira le prix de vos dentelles et de vos diamants.

LA COMTESSE.

Vraiment ?

LE COMTE, *lui présentant le journal.*

Tenez, voyez, votre dernier triomphe au bal de la princesse Olga est chanté par les bardes du *Pick-Pocket*.

LA COMTESSE, *lisant.*

Mais c'est très-aimable cela !

LE COMTE.

N'est-ce pas ? Monsieur de Saulves lui-même n'est pas oublié. (*Mouvement de la Comtesse.*) Il nous honore d'une amitié si assidue, qu'on prend l'habitude d'accoupler son nom au nôtre ; c'est très-flatteur assurément...

LA COMTESSE.

Monsieur de Saulves tient sans doute à se faire pardonner son équipée de Longchamps.

LE COMTE, *portant le journal sur le guéridon.**

Il y a longtemps qu'il n'est plus question de cela entre nous. Après tout, il s'est conduit comme un galant homme... Il a compris qu'il s'était fait la caution d'une mauvaise cause... Roquevaire s'en est mêlé. Vous avez accepté ses excuses, et nous sommes devenus les meilleurs amis du monde. Mais franchement, je regrette qu'après cette aventure fâcheuse, nous ne nous en soyons pas tenus réciproquement à un échange de cartes et de politesses banales. Ce jeune homme est dans une voie mauvaise. Il n'est bruit que de ses folies, de ses dépenses excessives, de son train de maison fastueux. Il est sur la pente d'une catastrophe.

LA COMTESSE.

Ah ! comte, vous êtes lugubre ce soir !

LE COMTE.

Et vous peut-être trop indulgente !

LA COMTESSE.

Moi ?

LE COMTE.

Oui, c'est une pensée délicate qui vous anime... Une sollicitude romanesque... Je comprends cela ! On rencontre un jour sur son chemin un jeune homme charmant, faible, facile à entraîner... qui se fourvoie, qui se perd, on se dit : C'est dommage !... Pauvre garçon !... Sauvons cette âme !... le sentiment est pur, désintéressé, généreux... mais ce rôle d'ange gardien peut devenir compromettant.

* La Comtesse, le Comte.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous dire?...

-LE COMTE.

Je veux dire, ma chère amie, que, dans l'intérêt de votre bonne renommée, et pour ne pas donner prise à la médisance, il serait convenable peut-être de faire comprendre à monsieur de Saulves que ses visites sont un peu trop fréquentes... et ses soins trop assidus.

LA COMTESSE.

Vous avez sans doute raison, mon cher comte.

LE COMTE.

Soyez-en sûre. Et en ma qualité de diplomate, je me charge de la négociation.

SCÈNE III

LES MÊMES, ROQUEVAIRE, ADRIENNE. *

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur le marquis de Roquevaire, mademoiselle de Roquevaire.

MADAME DE ROSANS, *allant au-devant du Marquis et de sa fille, qui entrent par la serre.*

Marquis... ma chère Adrienne, je vous remercie de nous consacrer votre première soirée. (*A Adrienne.*) Mais que je vous retrouve encore embellie, mon enfant! Ce regard brillant, ce visage épanoui... cette ravissante toilette... Je ne reconnais plus ma petite sauvage d'autrefois.

LE MARQUIS.

N'est-ce pas, comtesse, qu'elle est charmante?

LA COMTESSE.

Charmante!

ADRIENNE.

Je me suis apprivoisée en route... J'étais triste... je suis devenue gaie... j'étais rêveuse, je ne rêve plus; je détestais le monde, je crois que je vais l'aimer.

LA COMTESSE.

Et vous voulez ce soir même vous réconcilier avec lui?...

ADRIENNE, *s'asseyant ainsi que la Comtesse.*

Oui. — Le comte est venu nous voir aujourd'hui. Il nous a appris que vous donniez un bal ce soir. Alors j'ai dit à mon père : « Nous irons, n'est-ce pas? »

* La Comtesse, Adrienne, le Marquis, le Comte.

LE MARQUIS, *souriant.*

Et je me suis soumis, en père obéissant. Ne suis-je pas désormais aux ordres de ce joli petit despote? En voyage, c'est elle qui organisait toutes nos excursions! Elle m'a fait revoir tout ce que je connaissais, et tout m'a paru nouveau. — Quel joyeux compagnon de route qu'une fille de vingt ans dont on est le père!

ADRIENNE.

Et qu'une fille est heureuse d'avoir un père qui se fait aussi jeune qu'elle pour lui plaire!

LE COMTE.

Ah! voilà un bonheur dont je suis jaloux.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LIONEL.*

LIONEL, *entrant.*

Comtesse... chère comte... (*Se tournant vers le Marquis.*)
Marquis... Mademoiselle...

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous donc, Lionel? vous avez un air singulier!
Est-ce que votre tante prodigue vous échappe encore?
Est-ce qu'elle se marie?

LIONEL.

Non, non! elle est à Paris pour l'instant... et je la surveille!

LA COMTESSE.

Elle est à Paris. — J'irai demain la voir.

LIONEL.

Je lui annoncerai votre visite. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. — On vient de m'apprendre une nouvelle à Tortoni...

LA COMTESSE.

Quelle nouvelle?

LE COMTE.

Contez-nous cela.

LIONEL.

Je ne demande pas mieux; mais je crains d'attrister ici quelqu'un...

LE COMTE.

Qui donc?

* La Comtesse, Adrienne, Lionel, le Comte, le Marquis.

Le marquis.

LIONNEL.

Moi ! parlez donc, je vous prie.

LIONNEL.

Du reste, c'était prévu. — Il y a longtemps, pour ma part, que je m'attendais à ce désastre...

LA COMTESSE.

Quel désastre?...

LE COMTE et LE MARQUIS.

Dites!

LIONNEL.

Monsieur Lucien de Saulves, qui était devenu ici l'ami de la maison, que nous aimions tous, et auquel monsieur de Roquevaire, avant son départ, semblait s'intéresser si vivement, monsieur de Saulves, à bout de ressources, traqué par ses créanciers, est à l'heure qu'il est sous le coup d'une saisie judiciaire. Voilà! (*Mouvement d'Adrienne et de la Comtesse.*)

LA COMTESSE.

Mais votre nouvelle n'a rien de plaisant, mon cher Lionel... Etes-vous bien sûr au moins qu'elle soit vraie?

LIONNEL.

Certainement... c'est le bruit, c'est l'émotion de tout Paris en ce moment!

ADRIENNE, *s'adressant au Marquis.*

Mais ce malheur n'est pas encore un fait accompli, je l'espère?

LE MARQUIS.

Il n'est que trop réel, mon enfant. Lionel a dit vrai. Je sais tout depuis ce matin. — Monsieur de Saulves a subi l'entraînement dont je voulais le préserver; et pour ne pas tomber plus bas, il n'a plus qu'à quitter Paris et à rentrer dans l'ombre.

LA COMTESSE, *vivement.*

A moins qu'il ne trouve un dévouement, une affection généreuse qui lui vienne en aide!...

LE MARQUIS.

Il a découragé tous ses amis.

LA COMTESSE, *avec animation, se levant.*

Je vous trouve bien sévères, messieurs! — Quels sont les crimes de ce jeune homme? quelles sont ses fautes?... Des dettes, des emprunts usuraires, des folies communes à tous les jeunes gens de son rang, de son âge. — Il ne s'est

* Adrienne, la Comtesse, Lionel, le Comte, le Marquis.

pas encore avili à ce point, je présume, qu'on ne puisse lui tendre la main.

ADRIENNE, *se levant vivement.*

Madame la comtesse a raison!

LE MARQUIS, *bas.*

Adrienne!

LE COMTE, *observant la Comtesse.*

Laissons cela. Si monsieur de Saulves ne vient pas ce soir, nous saurons au moins à quoi nous en tenir.

LIONEL.

Oh! il ne viendra pas!

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur de Saulves! (*Silence.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, LUCIEN.

LUCIEN, *allant au Comte et à la Comtesse.* *

Mon cher comte... madame la comtesse... je vous demande pardon de ne pas être arrivé un des premiers... Je sors des Italiens! une représentation magnifique!... La Patti a été merveilleuse!

LIONEL, *à part.*

Quel aplomb!

LA COMTESSE, *à part.*

Que faut-il croire?

LE COMTE, *bas au Marquis.*

C'est un rôle qu'il joue!

LE MARQUIS.

Je pense comme vous!

LUCIEN, *se retournant vers le Marquis.* **

Monsieur de Roquevaire, je savais que j'aurais le plaisir de vous voir ici ce soir. (*À Adrienne.*) Mademoiselle, vous avez une toilette délicieuse! (*Musique de bal dans la coulisse.*)

LIONEL, *s'approchant d'Adrienne.*

Mademoiselle, voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder le second quadrille?

ADRIENNE.

Merci, monsieur, je ne danserai pas.

* La Comtesse, Lucien, le Comte, le Marquis; Adrienne et Lionel au fond.

** La Comtesse, Lucien, Lionel, Adrienne, le Marquis, le Comte.

LUCIEN, à la Comtesse.

Madame la comtesse veut-elle m'inscrire pour une valse?

LA COMTESSE.

Volontiers, monsieur, mais je n'ose prendre encore aucun engagement.

LUCIEN.

J'attendrai votre bon plaisir, madame.

LE COMTE.

Nous, marquis, faisons-nous un whist?

ADRIENNE, bas.

Il faut que je vous parle, mon père.

LE MARQUIS, au Comte.

Je suis à vous... dans un instant. *(Les invités passent au fond. Le Comte suit la Comtesse au fond à gauche. Lucien sort avec Lionel par la serre.)*

SCÈNE VI

LE MARQUIS, ADRIENNE. *

LE MARQUIS.

Qu'as-tu donc, Adrienne?

ADRIENNE, assise.

J'ai failli me trouver mal.

LE MARQUIS.

Nous voilà seuls. Explique-toi?

ADRIENNE.

Je n'ai pas été maîtresse de mon émotion... Cette mauvaise nouvelle que M. Lionel nous a apportée m'a brisé le cœur! J'ai compris qu'il avait dit vrai, et que la tranquillité de monsieur de Saulves, en entrant ici, n'était qu'une comédie.

LE MARQUIS.

Que t'importe?

ADRIENNE.

Ne m'est-il pas permis de le plaindre? de déplorer sa mauvaise fortune... de trembler pour lui?...

LE MARQUIS.

Trembler?

ADRIENNE, se levant.

Monsieur de Saulves n'est pas un étranger pour nous; vous lui portiez intérêt... vous l'aimiez; nous avons été élevés ensemble... près de sa mère. S'il est coupable, est-ce une raison de l'abandonner? Vous, si bon, si indulgent, si géné-

* Adrienne, le Marquis.

reux, vous qui connaissez les dangers, les écueils de ce Paris, serez-vous assez cruel, mon père, pour le renier, pour le condamner sans l'entendre?

LE MARQUIS.

J'espérais, Adrienne, que tu avais oublié ce jeune homme.

ADRIENNE.

Oui, je m'étais fait un devoir de ne jamais vous en parler, parce que je pensais qu'il n'aurait plus besoin de votre appui, parce que je le croyais heureux ! Vous avez vu comme j'étais insouciant pendant ce voyage, comme son souvenir était loin de moi. Il y a un instant encore... je ne songeais qu'à ce bal. Je m'étais parée de mon mieux pour vous faire honneur. Mais quand j'ai appris la vérité, quand j'ai su qu'il était ruiné, poursuivi, sans ressources ; tous mes souvenirs d'enfance se sont réveillés, et, malgré moi, malgré votre ressentiment, je vous dis, mon père : Sauvez-le.

LE MARQUIS.

Tu le veux ?

ADRIENNE.

Je vous en prie !

LE MARQUIS.

Eh bien ! pour toi, pour sa mère, je consens à faire un dernier effort, je le tirerai de ce mauvais pas, s'il en est encore temps !

ADRIENNE.

Ah ! mon père, je savais bien que vous étiez l'indulgence et la bonté mêmes. (*Elle remonte.*)

LE MARQUIS, à part.

Elle l'aime encore !

SCÈNE VII

LES MÊMES, LUCIEN. *

LUCIEN, entrant par le fond à gauche.

Impossible de lui parler... On dirait qu'elle m'évite.

LE MARQUIS, à Adrienne.

Laisse-moi seul avec lui.

ADRIENNE, sortant.

Ne le grondez pas trop, n'est-ce pas ? (*Elle sort chez la Comtesse.*)

* Lucien, le Marquis, Adrienne.

SCÈNE VIII

LE MARQUIS, LUCIEN. *

LE MARQUIS, *s'approchant de Lucien.*

Monsieur de Saulves?

LUCIEN, *tressaillant.*

Monsieur le marquis?

LE MARQUIS.

Vous paraissez inquiet... agité?

LUCIEN.

Moi... non... pas du tout.

LE MARQUIS.

Vous avez beau faire... le rôle que vous vous êtes imposé est au-dessus de vos forces

LUCIEN.

Je ne comprends pas.

LE MARQUIS.

En vous montrant ici ce soir, le sourire aux lèvres, vous avez cru donner le change à la médisance publique. Vous avez cru tromper tout le monde, même vos amis. Vous ne m'avez pas trompé, moi, je sais tout! (*Baissant la voix.*) Vous êtes perdu de dettes; vous ne pouvez plus vivre à Paris...

LUCIEN, *regardant autour de lui.*

Monsieur.....

LE MARQUIS, *à voix basse.*

Nous sommes seuls... je puis tout dire. Le respect, l'amitié que j'ai voués à madame de Saulves me donnent le droit de vous parler comme à un fils. Voilà moins d'un an que vous êtes à Paris : vous arriviez avec un beau nom, avec une fortune indépendante ; vous aviez le prestige de la jeunesse, tous les dons d'une nature choisie ; tout vous souriait, toutes les carrières s'ouvraient devant vous, toutes les ambitions vous étaient permises ; vous pouviez vous allier aux plus grandes maisons de France. Au lieu de cela, qu'avez-vous fait ?

LUCIEN.

Rien que je ne puisse avouer.

LE MARQUIS, *ironique.*

En effet, vous avez mangé quelques centaines de mille

* Le Marquis, Lucien.

francs. Vous avez pris des habitudes d'oisif, vous vous êtes entouré d'amis complaisants, vous avez affiché vos folies au grand jour, au lieu de les reléguer dans l'ombre; vous avez failli vous battre vingt fois pour des Céliènes d'aventure, et, à l'heure qu'il est, vous vous préparez à couronner cette existence, si bien remplie, par une fugue à l'étranger. Je doute que vos créanciers trouvent le tour plaisant...

LUCIEN.

Je ne suis pas en humeur, je vous jure, de faire rire qui que ce soit!

LE MARQUIS.

Votre situation n'a rien de gai, il est vrai; mais à qui la faute?

LUCIEN, *passant devant lui.*

Eh! monsieur, il est trop tard pour me faire cette leçon!

LE MARQUIS.*

Je vous l'eusse faite plus tôt si vous ne m'aviez pas évité.

LUCIEN.

C'est que je n'ai jamais aimé les remontrances, et je ne suis plus d'âge à les recevoir...

LE MARQUIS.

Voyons, Lucien, soyez calme... Votre mauvaise fortune vous aigrit, et vous vous méprenez sur le sentiment qui m'anime... J'ai été jeune comme vous l'êtes; j'appartenais au même monde; j'ai été exposé aux mêmes tentations... Je sais ce que l'on doit permettre à la fougue, aux passions, aux entraînements irréfléchis... Comme vous, j'ai fait mille sottises. J'ai eu des maîtresses, j'ai eu de faux amis, j'ai eu des dettes... Mais, dans ce tournoiement de surexcitations et d'ivresses, j'ai lutté... je me suis débattu, et je n'ai pas cédé au vertige.

LUCIEN.

Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir cette chance ou cette force.

LE MARQUIS.

Vous vous trompez. Il suffit, pour cela, d'une résolution courageuse, ou simplement de regarder autour de soi, d'évoquer un pieux souvenir... Moi, j'avais une fille; vous, vous avez une mère... (*Mouvement de Lucien.*) Ce matin même, j'ai reçu cette lettre mouillée de larmes... (*Il la lui donne ouverte.*) Voilà trois mois que vous n'écrivez plus, que vous ne donnez plus de vos nouvelles... On s'inquiète, on pleure là-bas; on m'interroge... Que voulez-vous que je réponde?

* Le Marquis, Lucien.

LUCIEN, *tombant assis près du guéridon.*

Ah! monsieur, vous me brisez le cœur! Vous m'enlevez tout mon courage...

LE MARQUIS, *passant derrière et s'asseyant en face de lui.*

Non; je voudrais l'exciter, au contraire, le réveiller... Je voudrais vous prouver, à vous-même, que vous valez encore quelque chose. (*Lui prenant les mains.*) Lucien, mon ami, que comptez-vous faire?

LUCIEN, *découragé.*

Je ne sais plus.

LE MARQUIS.

Eh bien! c'est à moi de vous tracer votre ligne de conduite. D'abord, il convient d'empêcher le scandale... Je verrai vos créanciers. J'obtiendrai des délais; je les payerai, s'il le faut.

LUCIEN, *se levant.*

Quoi! monsieur?...

LE MARQUIS.

Acceptez mon aide sans scrupule, et attendez pour me remercier. Je ne vous rends ce service qu'à une condition...

LUCIEN.

Laquelle?

LE MARQUIS.

C'est que, demain, vous aurez quitté Paris pour retourner en Provence, près des vôtres.

LUCIEN.

Moi! quitter Paris demain?...

LE MARQUIS.

Cette nuit même, si c'est possible.

LUCIEN, *hésitant.*

Mais...

LE MARQUIS.

Quoi donc? Quels liens vous y retiennent encore?...

LUCIEN, *embarrassé.*

Aucun.

LE MARQUIS.

Vous avez rompu avec mademoiselle Solanges?

LUCIEN.

Depuis longtemps, vous le savez.

LE MARQUIS.

S'il ne s'agit que d'un engagement de ce genre, comptez sur moi pour vous en affranchir galamment... J'inscrirai la dame au nombre de vos créanciers, et tout sera dit.

* Lucien, le Marquis.

LUCIEN, *avec un effort.*

Eh bien ! (*Se levant et regardant du côté du bal.*) Après tout, j'étais fou de croire, d'espérer... Comptez sur moi ; je partirai.

LE MARQUIS, *se levant.* *

A la bonne heure ! voilà qui est parlé ; c'est une résolution, cela ! Je vous retrouve... (*Lui tendant la main.*) J'ai votre parole ?

LUCIEN.

Je vous la donne.

LE MARQUIS.

Attendez-moi quelques instants... J'entre chez le comte ; je vais préparer une requête, que vous porterez demain vous-même, avant de partir, chez le duc de Marsay, mon ami... Pendant votre absence, nous nous emploierons tous deux pour vous trouver une situation qui vous agrée et sauvegarde votre avenir... Attendez-moi ! (*Il entre chez le Comte.*)

SCÈNE IX

LUCIEN, *seul, tombant sur le canapé.*

Allons, c'est décidé !... Puisqu'elle me fuit, je partirai sans la voir, sans lui faire mes adieux !... Sans la voir !...

SCÈNE X

LUCIEN, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *entrant de la serre et s'approchant de Lucien.*

Eh bien ! monsieur de Saulves, que faites-vous donc ?... Vous ne venez pas me réclamer la valse que je vous ai promise ?

LUCIEN, *se levant.*

Je vous prie de m'excuser, madame, et de me dégager ; je suis forcé de quitter le bal.

LA COMTESSE.

Ah ! déjà ?

LUCIEN.

Je pars demain !

LA COMTESSE.

Vous partez ?

* Lucien, le Marquis.

LUCIEN.

Je m'éloigne de Paris pour n'y plus jamais revenir.

LA COMTESSE.

C'est donc vrai ce qu'on m'a dit ?

LUCIEN.

Oui.

LA COMTESSE.

Et il faut absolument que vous partiez ? Ah ! je comprends votre chagrin... Renoncer à Paris, pour aller retrouver la solitude de la province... Je vous plains, monsieur.

LUCIEN.

Merci, madame, merci de cette compassion ; je ne mérite que cela ! C'est ainsi que l'on doit congédier un fou de ma sorte.

LA COMTESSE.

Un fou !

LUCIEN.

Oui, j'ai fait un rêve impossible, provincial naïf que j'étais ! Au début de ma vie de fièvre, d'emportement, une voix amie m'avait arrêté ; une femme jeune et charmante m'avait tendu la main. J'avais accepté son appui et ses conseils ; je m'étais laissé prendre aux sympathies qu'elle me témoignait. Mais tout cela n'était qu'un rêve de mon cerveau troublé ! J'avais pris pour un élan du cœur ce qui n'était qu'un passe-temps de femme du monde ; elle m'avait fait l'aumône d'un conseil comme elle l'eût fait au premier venu.

LA COMTESSE, à part.

Ingrat !

LUCIEN.

Heureusement, mon illusion a été de courte durée. Que m'importe maintenant d'être pauvre ! que m'importe de quitter Paris ? Quand je serai loin, personne ici ne songera plus à moi.... On vous dira peut-être un soir, entre deux quadrilles, dans un bal comme celui-ci : « Et ce jeune » Lucien de Saulves, cet étourdi, ce prodigue, ce niais, où » est-il donc ? qu'est-il devenu ? » Et vous répondrez tranquillement : « Je ne sais, je n'entends plus parler de lui, il » a disparu !... » (*Il remonte.*)

LA COMTESSE.*

Monsieur Lucien, vous me faites mal. Vos reproches sont

* La Comtesse, Lucien.

injustes ; le seul tort que j'ai eu, c'est de n'avoir pas compris tout d'abord que je n'étais pas d'âge à conseiller vos vingt ans ; je le comprends aujourd'hui, et je vous demande en grâce de ne pas trop me haïr si je crois sage enfin d'y renoncer.

LUCIEN.

Y renoncer ! cela est facile pour vous !... mais moi, croyez-vous que je puisse oublier ?

LA COMTESSE.

Taisez-vous !...

LUCIEN, avec prière.

Non... non... Puisque je m'éloigne, laissez-moi vous dire quels regrets amers j'emporte avec moi. Laissez-moi encore une fois m'enivrer de votre présence, m'imprégner du charme de votre beauté, me pénétrer de votre souvenir ; laissez-moi vous dire que je vous aime !...

LA COMTESSE, émue.

Lucien !

LUCIEN.

Oui, je vous aime, je ne vous reproche plus rien, je vous remercie du fond de l'âme de ce tendre intérêt qui vous a poussé vers moi. Ma vie vous appartient désormais. Dans ma triste solitude, toutes mes pensées se reporteront vers vous ; ma douleur même me sera chère ! Mais vous, me laisserez-vous partir pour toujours, sans un regret, sans une parole amie, sans un gage où se retrouve un peu de votre cœur ?...

LA COMTESSE.

Adieu, Lucien, laissez-moi.

LUCIEN.

Diane !

LA COMTESSE, arrachant un bouquet de violettes de Parme qui pare son corsage et le laissant tomber aux pieds de Lucien.

Adieu ! (Elle disparaît un moment à gauche au fond. Adrienne paraît à droite et voit Lucien porter à ses lèvres le bouquet de la Comtesse.)

LUCIEN, avec transport.

Ah ! maintenant, je ne pars plus.

SCÈNE XI

LUCIEN, ADRIENNE, LE MARQUIS.*

LE MARQUIS, s'adressant à Lucien.

Mon cher Lucien, voici la lettre que je viens d'écrire à de Marsay. (Lisant.)

* Le Marquis, Lucien, Adrienne.

« Mon cher duc,
 » Monsieur de Saulves, qui vous portera cette lettre, est
 » mon ami.... »

LUCIEN, *l'interrompant.*

Monsieur le marquis, je vous remercie de ce témoignage d'intérêt ; je vous suis reconnaissant des offres généreuses que vous m'avez faites, mais j'ai réfléchi, et j'ai le regret de ne pouvoir accepter.

LE MARQUIS, *surpris.* *

Que signifie... ?

LUCIEN.

Je ne puis quitter Paris en ce moment. Je reste.

LE MARQUIS.

Malgré la parole que vous m'avez donnée ?

LUCIEN.

Je vous prie de me la rendre.

LE MARQUIS.

Malgré le scandale qui vous attend demain ?

LUCIEN.

Je suis décidé à tout braver.

LE MARQUIS.

Voyons, c'est un jeu ? Vous ne parlez pas sérieusement ?

LUCIEN.

Accusez-moi, monsieur, blâmez-moi. Je sais que je perds votre estime, vos sympathies. (*Avec un effort.*) Mais le parti que j'ai pris est irrévocable... Adieu, monsieur le marquis, adieu ! (*Il sort par la serre.*)

LE MARQUIS.

Ah ! malheureux enfant !

ADRIENNE.

Mais, mon père... s'il ne part pas... s'il reste à Paris ?

LE MARQUIS.

Il est perdu !

ADRIENNE.

Ah ! (*Elle tombe dans les bras de son père.*)

LA COMTESSE, *au fond, à part.*

Je le sauverai. (*Le Comte sort de la serre et a l'air d'interroger le Marquis.*)

* La Comtesse, Adrienne, le Marquis, Lucien.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

Chez Solanges.

Cheminée au fond, entre deux fenêtres. Causeuse et porte d'entrée à gauche. Piano et boudoir à droite. — Au lever du rideau, on est à la fin d'un souper.

SCÈNE PREMIÈRE

SOLANGES, NINA, CHARLOTTE, ANNETTE LISERON, GOBERT, DUROCHER, SAINTE-LUCIE, ALFRED. (*Le Baron est enfoncé dans un fauteuil, les pieds sur la cheminée et le dos tourné au public.*)

SOLANGES.

Sainte-Lucie, versez le marasquin !

SAINTE-LUCIE, *se levant.*

Oui ! versons le marasquin, le xérès, le malaga ! grisons-nous ! — Roulons sous la table !

NINA.

Vous avez assez bu ! Bambino ! je vais être encore obligée de vous faire du thé.

SAINTE-LUCIE.

Du thé ! fi donc ! à ta santé, Nina ! (*lui offrant son verre*) à la mienne ! (*Il va s'asseoir sur la causeuse.*)

ANNETTE.

Joseph ! passez la bombe !

CHARLOTTE, *à Gobert.*

Et toi, Gobert, amuse-nous !

GOBERT.

Tout à l'heure. Je suis en train de copier sur mon carnet ce menu sardanapalesque. (*Il écrit.*) Voilà un souper qui vous fera honneur, Solanges ! on en parlera demain dans les papiers publics.

ANNETTE, *à Durocher, qui fait boire gravement le petit chien dans sa coupe.*

Voulez-vous bien finir, vous, grand Nicodème ! je vous

* Sainte-Lucie à table, le dos au public ; puis Nina, une Dame, Gobert, Solanges, au milieu, face au public ; Charlotte, un Monsieur, Annette, une Dame, le dos au public, à côté de Sainte-Lucie ; Durocher assis derrière Annette.

défends de faire boire du champagne à mon griffon. (*Reprenant son chien.*) Cette idée de griser un chien ! comme c'est drôle !... Passez-moi les cigarettes, je veux lui apprendre à fumer.

DUROCHER.

Vous ne pourrez pas, chère !

ANNETTE, *allumant une cigarette.*

Qu'est-ce que cela vous fait ? ça m'amuse ! vous n'allez pas m'empêcher de m'amuser peut-être ! (*Au chien.*) Fume, mon bichon !

SAINTE-LUCIE, *se levant.*

Oui, fumons ! (*Tirant un énorme porte-cigares de sa poche.*) Qui veut des Brevas Partagas ? ils sont un peu forts pour vous... moi je les trouve fades !

NINA, *lui prenant son porte-cigares.*

Vous avez assez fumé ! ça va encore mal tourner !

ANNETTE.

Gobert, savez-vous une chose ? j'aurai peut-être besoin de vous. — J'ai l'idée de publier mes mémoires.

GOBERT.

Déjà ?

TOUS.

Oh ! ses mémoires !

NINA.

Pour faire suite à ceux de Mimi Pompon.

ANNETTE.

Pourquoi pas ? c'est la mode ! ça fait bien !

SOLANGES.

On a l'air de savoir l'orthographe !

GOBERT.

Je vous arrangerai ça, de compte à demi. — *Mémoires d'Annette Liseron*, avec le portrait du chien... Première édition, cinq mille exemplaires... vingt mille francs à gagner... nous partagerons.

ANNETTE.

Je veux bien !

SOLANGES, *à Gobert.*

Moi ! j'ai mieux que ça à vous proposer, Gobert... une affaire superbe !

GOBERT.

Quoi donc ?

SOLANGES.

Un journal à fonder... commandité par nous : Nina, Charlotte, Annette et moi !

GOBERT.

C'est une idée, cela !

NINA.

Il y a trop longtemps qu'on nous vexe, qu'on nous taquine, qu'on nous tarabuste dans les petits journaux, défendons-nous !

ANNETTE.

Oui, défendons-nous !

SAINTE-LUCIE.

Il y aura une salle d'armes !

CHARLOTTE.

Gobert, vous serez notre rédacteur en chef.

GOBERT.

Ça me va ! La Gazette de ces dames ! un sou le numéro... photographies de la rédaction... en prime... douze mille abonnés en trois mois !

LE BARON, *se levant.*

Premier abonné !... ouvrez vos bureaux.

DUROCHER.

Tiens ! Lazare qui se réveille !

LE BARON, *prenant un verre entre Solanges et Gobert.*

Je porte un toast à votre journal, mes enfants. Le besoin de cette intéressante publication se faisait vivement sentir... (*Il boit.*) Le moment est venu de répondre aux drôles qui vous attaquent !... Prouvez-leur qu'ils ne vous connaissent pas... qu'ils vous calomnient, et que vous valez toutes les honnêtes femmes de la terre.

TOUS.

Certainement !

NINA.

Continue, baron !

LE BARON.

Prouvez-leur que vos toilettes sont du meilleur goût... que vous parlez un langage choisi... que vous recevez chez vous l'élite de la société.

CHARLOTTE.

C'est vrai !

LE BARON.

Que vous êtes naïves et désintéressées ! que vous êtes d'excellentes mères de famille !... que vous fondez des

crêches, des prix de vertu, et que vous rachetez les mineurs de la conscription!... A votre santé!

ANNETTE.

Ah ça, mais, il se moque de nous!

NINA.

Tu crois?

GOBERT, *se levant.*

Laissez-le parler... il est gris!... (*Il donne sa place au Baron.*)

SAINTE-LUCIE.

Parle, baron.

SOLANGES, *se levant.*

Le baron Lazare a le droit de tout dire, mes amis! Il a payé ce droit-là assez cher!... un homme qui s'est ruiné pour les femmes!... qui s'est mis sur la paille pour elles... qui leur a donné jusqu'à sa dernière pistole!... Un homme qui aurait pu devenir bon père de famille, bon époux, bon citoyen... et qui ne l'a pas voulu...

LE BARON.

Qui ne l'a pas voulu.

SOLANGES.

Pour rester fidèle à ses principes... aux traditions de son passé... aux dames... cet homme-là est sacré pour nous! C'est notre orgueil, notre gloire!... Je porte un toast à cette figure légendaire! au baron Lazare!

TOUS.

Au baron Lazare! (*Tout le monde se lève.*)

SOLANGES.

Nous l'aimons malgré ses quolibets, il nous aimera toujours malgré nos défauts! Et la preuve, c'est qu'il est ici!

LE BARON.

Oui! je m'ennuyais là-haut... le brouillard me cachait mes cheminées... je suis descendu à tout hasard... j'ai vu vos fenêtres éclairées... j'ai entendu le cliquetis de vos assiettes... et me voilà.

ANNETTE,

Un petit air de piano en l'honneur du baron.

SAINTE-LUCIE,

Oui, oui! de la musique! je suis fou de la musique!

GOBERT.

Solanges va chanter!

SOLANGES.

Non! je vous accompagnerai.

SAINTE-LUCIE.

Eh! bien, chante, toi, Pamphile!

NINA.

Où, ta chanson de *Mimi Pompon* !

GOBERT.

Volontiers, mesdames.

I

Musique nouvelle de Couder.

Mimi Pompon est une brune
 Chère à tous ces messieurs du sport.
 Elle a vingt robes, et chacune,
 Landerirette !
 Vient de chez Worth.
 Le comte a payé les dentelles,
 Le marquis palra la façon...
 Amis fidèles !
 Mais, dans un mois, où seront-elles,
 Les robes de Mimi Pompon ?

II

Mimi Pompon aime la soie,
 Les dentelles et le velours ;
 Les bijoux surtout font sa joie,
 Landerirette !
 Quand ils sont lourds !
 Chez elle, on fait très-bonne chère.
 Mais à Paris, dit la chanson,
 La vie est chère !
 On va demain vendre à l'enchère
 Les bijoux de Mimi Pompon !

LAZARE.

III

La morale de cette histoire,
 C'est qu'après la vente, souvent,
 Les affaires vont, c'est notoire,
 Landerirette !... bien mieux qu'avant.
 Les créanciers sont plus faciles,
 Les fournisseurs de la maison
 Sont plus dociles...

Et c'est l'argent des imbéciles
Qui sauve encor Mimi Pompon!

(Sur la reprise du refrain, ils font tous un tour de polka autour de la table.)

SCÈNE II

LES MÊMES, MELBORNE, puis LUCIEN. (Les Domestiques reculent la table.)

MELBORNE.

Bravo! bravo! mes enfants! Je vous amène un ami!

TOUS.

Melborne!

MELBORNE.

Entrez douc, Lucien!

SOLANGES.

Lucien! (Lucien entre.)

MELBORNE.

Oui, Lucien! que j'ai arraché aux griffes des gardes du commerce! Il a passé la journée chez moi à méditer sur le désagrément de la contrainte par corps, et je vous l'amène pour que vous m'aidiez à lui remonter le moral.

DUROCHER ET GOBERT.

Tu as eu raison, Melborne.

NINA ET CHARLOTTE.

Bonsoir, Lucien!

SAINTE-LUCIE.

Bonsoir, Lucien! Tu arrives trop tard, cher! Nous avons bu, nous avons fumé, nous avons chanté, polké!...

NINA.

Vous avez assez parlé, taisez-vous!

MELBORNE.

Figurez-vous qu'il ne voulait pas venir, parce qu'il croyait que Solanges lui gardait rancune... mais Solanges ne lui en veut pas... on se brouille, on se quitte et on reste amis, n'est-ce pas, Solanges?

SOLANGES.

Certainement. (Tendant la main à Lucien.) N'y pensons plus!

LUCIEN.

Solanges, vous êtes une fille d'esprit!

LE TOURBILLON

SOLANGES, *souriant.*

Oui, n'est-ce pas? (Au Domestique, qui apporte un guéridon.) Le café est servi?

SAINTE-LUCIE.

Le café, ça réveille.

NINA.

Je vous défends les liqueurs! (Ils remontent.)

LE BARON, *s'approchant de Lucien.*

Monsieur de Saulves, si vous croyez que le moment est venu de vous réfugier, comme moi, sur les hauteurs, souvenez-vous de l'offre amicale que je vous ai faite... venez occuper la chambre qui vous attend... De là vous dominerez la situation, et vous planerez sur vos créanciers.

LUCIEN.*

Merci, baron, (lui serrant la main) j'y songerai.

NINA.

Allons donc! nous avons mieux que cela à lui offrir. Je le cacherai chez moi... je le ferai passer pour mon frère!

LE BARON.

Il sera de la famille!

CHARLOTTE.

Je ferai coucher Rosette dans la cuisine, et je lui donnerai sa chambre...

LE BARON.

Il passera pour le cousin de Rosette!

ANNETTE.

Le logement chez vous, la table chez moi.

LE BARON.

Nourri, blanchi et logé!

LUCIEN, *humilié et contraint.*

Vous êtes bien bonnes!... je vous remercie, mais...

CHARLOTTE, NINA ET ANNETTE.

Acceptez donc!...

SAINTE-LUCIE.

Acceptez!

LE BARON.

Acceptez!

NINA.

Nous vous sauverons des recors.

CHARLOTTE.

Nous les jetterons par la fenêtre.

* Annette, Charlotte, le Baron, Lucien, Nina.

ANNETTE.

Nous vous ferons disparaître par le petit escalier.

LUCIEN.

N'insistez pas!... (Avec un sourire forcé.) Je ne puis accepter vos propositions.

LE BARON, à part.

Honnêtes! (A Lucien.) Bonnes filles, après tout.

SAINTE-LUCIE.

Il refuse! Est-il jeune!

LE BARON.

Il n'a pas notre âge!

SOLANGES, prenant le bras de Lucien pendant que tout le monde remonte au fond.)

Mon cher Lucien, je n'ai pas à joindre mes offres à celles de ces dames, mais je vous prie de vous rappeler que tout ce qui est dans cette maison vous appartient... que vous êtes ici chez vous.

LUCIEN.

Ah! Solanges!

SOLANGES.

J'ai gardé de vous le meilleur souvenir... je vous ai bien aimé, allez!... je vous aime peut-être encore... qui sait?... c'est incroyable, c'est absurde! je devrais profiter de l'occasion... pour vous dire toutes sortes de choses désagréables et je ne trouve que de bonnes paroles!...

LUCIEN.

Vous me rendez confus, Solanges!

SOLANGES.

Voyons, sommes-nous bien réconciliés? Voulez-vous vous figurer que nous nous retrouvons après un voyage de quelques mois, et reprendre notre roman, au point où nous l'avons interrompu?...

LUCIEN.

Non, Solanges, croyez-moi, ne gâtons pas d'excellents souvenirs... on ne recommence pas le bonheur!...

SOLANGES.

On le continue avec d'autres... (Mouvement de Lucien.) Vous l'aimez donc bien cette femme du monde?

LUCIEN.

Je ne comprends pas.

SOLANGES, avec dépit.

Allons, c'est bien, gardez vos secrets!

ANNETTE, qui était remontée du côté de la fenêtre, accourant très-émue.

Monsieur Lucien, je vois là par la fenêtre un fiacre qui s'est arrêté à notre porte... un homme de mauvaise mine en est descendu... Il est entré dans la maison... et, je ne sais pourquoi, je m'imagine qu'il vient pour vous.

NINA.

Est-elle naïve, la petite!... Comme si les recors exerçaient leur industrie la nuit.

ANNETTE.

Dame! est-ce que je sais, moi!

LE BARON.

Le garde de commerce ne peut arrêter le débiteur avant le lever ni après le coucher du soleil... Il ne peut se saisir de lui dans les maisons des particuliers.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Il y a là quelqu'un qui demande à parler à monsieur de Saulves.

LUCIEN.

Quelqu'un? Qui donc?

MELBORNE, s'approchant de Lucien.

Qu'est-ce que c'est? (Tout le monde redescend.)

LUCIEN.

Vous permettez, Solanges? (Au Domestique.) Faites entrer. (Le Domestique sort.)

CHARLOTTE.

S'il vient jeter un froid... nous allons bien le recevoir!

GOBERT et SAINTE-LUCIE.

Oui, oui... attention!

SCÈNE III

LES MÊMES, UN CLERC D'HUISSIER.

LE CLERC D'HUISSIER.

Monsieur de Saulves!

MELBORNE.

Qu'est-ce que vous lui voulez? qui êtes-vous?

LE CLERC D'HUISSIER.

Hyacinthe Petitot, premier clerc en l'étude de maître Gradet, huissier audiencier au tribunal civil de la Seine.

TOUS.

Un clerc d'huissier!

Ouvrez la fenêtre !

CHARLOTTE.

Gare aux passants !

GOBERT.

LE BARON.

Ne touchez pas à monsieur !... J'ai déjà eu l'honneur d'être en relations particulières avec lui ! (*Au Clerc d'huissier.*) Si je ne me trompe, monsieur, c'est vous qui avez eu la bonté de saisir mon dernier mobilier ?

LE CLERC.

En effet, monsieur le baron, je me rappelle.

LE BARON.

Et je me plais à reconnaître que vous avez opéré avec toutes les formes d'un praticien qui connaît son monde !

LUCIEN, avec impatience.

Finissons, monsieur... je suis monsieur Lucien de Saulves.

LE CLERC.

Je me suis présenté ce matin à votre domicile.

LUCIEN.

Vous me pardonnerez de ne vous avoir pas attendu...

LE CLERC.

Je suis revenu à cinq heures ; on m'a dit que vous étiez chez monsieur Melborne... Chez monsieur Melborne, j'ai appris que vous étiez ici.

LUCIEN.

Que me voulez-vous ?

LE CLERC.

Je vous apporte ces papiers que j'avais mission de vous remettre aujourd'hui même en mains propres. (*Il remet une liasse de papiers à Lucien.*)

MELBORNE, s'approchant de Lucien.

Voyons cela !

LE BARON.

Le dossier ! (*Lucien examine les papiers.*)

MELBORNE.

Signification... commandement... protêts, jugement du tribunal de commerce... contrainte par corps...

LUCIEN.

Les notes de mes fournisseurs, mes billets protestés, mes lettres de change!...

LE CLERC.

Avec l'acquit complet et régularisé des sommes dues.

LUCIEN.

Comment!

MELBORNE.

En effet... tout est payé.

TOUS.

Ah! bah! voyons!... voyons! (*On entoure Lucien.*)

LE BARON, au Clerc, lui prenant l'oreille.

Vous ne m'avez jamais fait de ces surprises-là, ingrat!... vous n'avez jamais joué à mon bénéfice le rôle de la Providence... coquin!

LUCIEN, au Clerc.

Maintenant, monsieur, m'expliquerez-vous... à qui je suis redevable de...?

LE CLERC.

Je l'ignore, monsieur... j'avais à vous remettre ce dossier... je me suis acquitté de ma commission, et je n'ai plus qu'à me retirer.

LUCIEN.

Alors, vous ne savez rien?

LE CLERC.

Rien.

LUCIEN.

L'adresse de votre patron?

LE BARON, vivement.

Maitre Gratiolet, successeur de maitre Krampp, rue Neuve-Saint-Eustache, dix-sept.

LE CLERC, saluant.

Monsieur le baron n'a rien oublié. (*Il fait quelques pas pour se retirer.*) J'ai bien l'honneur...

NINA.

Un instant!.. Est-ce que nous laisserons rentrer ainsi dans sa trappe ce clerc d'huissier de féerie?

ANNETTE.

Je demande à l'embrasser!

CHARLOTTE.

Moi, à l'encadrer!

GOBERT.

Qu'on en fasse tout de suite un sujet de pendule.

SAINTE-LUCIE.

Qu'on l'envoie à l'exposition!...

LE CLERC, confus.

Mesdames... messieurs...

LE BARON, *apportant une coupe de champagne.*

Monsieur Hyacinthe, daignez accepter ce verre de champagne, et buvez avec nous à l'abolition des créanciers.

LE CLERC.

C'est ma ruine... (*Buvant.*) J'y bois!

MELBORNE.

Maintenant, bonsoir, mais présentez-vous toujours chez nous avec des factures acquittées... vous vous en trouverez bien.

TOUS.

Et nous aussi !... Bonsoir!

LE CLERC.

J'ai bien l'honneur de vous saluer. (*On le pousse dehors par les épaules.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins le Clerc d'huissier.

NINA.

Mes enfants, brûlons des parfums ! ouvrons nos flacons !... ça empeste le papier timbré ici !

CHARLOTTE, à Lucien.

Dites donc, Lucien, en voilà une histoire ! on paye vos dettes... et vous ne savez pas qui ?

SAINTE-LUCIE.

A-t-il une chance, ce Lucien ?

SOLANGES.*

Un ami généreux, sans doute, et qui a des raisons pour garder l'anonyme.

LUCIEN, à Melborne.

Je ne devine pas !... je ne comprends pas !... à moins que le marquis de Roquevaire n'ait voulu se venger de mes torts par cette libéralité de grand seigneur !

MELBORNE, d'un air de doute.

Oh ! oh ! ce serait un bien beau trait !

LE BARON.

Les hommes de notre monde, monsieur Melborne, sont capables de tout...

SOLANGES.

Et les femmes aussi...

* Le Baron, Melborne, Lucien, Solanges.

LUCIEN, *troublé.*

Que voulez-vous dire, Solanges?

SOLANGES.

Rien !.. je complète la pensée du baron ! Allons dans mon boudoir, faire un feu de joie de tous ces vilains papiers.

TOUS.

Au bûcher, au bûcher, le dossier !

LUCIEN, *mettant les papiers dans sa poche.*

Permettez !.. mon honneur exige que ce mystère soit éclairci sur l'heure ! je tiens à savoir de qui je suis l'obligé. — Je n'accepte pas de bienfaits anonymes !.. je cours chez le sieur Gratiolet, et je le forcerai bien à parler... (*Il prend son chapeau et se dispose à soi tir.*)

SOLANGES, *le retenant.*

Restez... vous saurez cela demain.

LUCIEN.

Non, non !.. Solanges, attendez-moi... je promets de vous rapporter le mot de l'énigme... (*Remontant.*) Je reviendrai. (*Il sort.*)

TOUS.

Lucien !

SCÈNE V

LES MÊMES, *moins Lucien.*

SAINTE-LUCIE.

Il est bien bon de se déranger pour cela ! c'est payé, tout est dit.

CHARLOTTE.

Bah ! laissons-le aller, si c'est son idée, et entamons entre nous un petit baccarat tournant dans le boudoir de Solanges.

SAINTE-LUCIE.

Oh ! oui !.. jouons ! j'ai touché ce matin ma pension... j'ai envie de la perdre d'un coup.

NINA.

Donnez ! donnez !. je jouerai pour vous !

CHARLOTTE.

Melborne, faites préparer ici la grande table, nos invités auront le temps d'arriver.

MELBORNE.

Oui, oui, soyez tranquille ! je m'occupe de tout.

SOLANGES, à part.

Je crois que je le sais, le mot de l'énigme. (Tout le monde va dans le boudoir. Les Domestiques couvrent la table d'un tapis vert et la placent en biais, à droite.)

SCÈNE VI

MELBORNE, LE BARON.

LE BARON, s'approchant de Melborne.

Monsieur Melborne!

MELBORNE.

Baron...

LE BARON.

Maintenant que nous sommes seuls, soyez franc?... c'est vous, n'est-ce pas, qui avez payé les dettes de ce jeune homme?

MELBORNE.

Moi?

LE BARON.

N'en rougissez pas! vous l'aviez quelque peu poussé dans le fossé... vous lui tendez la main... c'est bien!

MELBORNE.

La plaisanterie est d'un goût douteux, baron... (Aux Domestiques.) Apportez les lampes; passez-moi les cartes. (Plaçant les cartes sur la table, au Baron.) Vous restez avec nous?

LE BARON.

Oui.

MELBORNE.

Vous jouerez?

LE BARON.

Non. J'ai remplacé depuis longtemps les cartes par le jeu de l'oie.

MELBORNE.

C'est prudent! mais prenez garde de vous laisser tenter...

LE BARON, à part.

Est-ce qu'il veut me renvoyer?

MELBORNE, à part.

Il est assommant! (Tirant son porte-cigares.) Je vous

demande la permission, mon cher baron, d'aller fumer un cigare sur le balcon.

LE BARON.

Allez, monsieur Melborne, allez!

SCÈNE VII

LE BARON, puis SOLANGES.

LE BARON.

On dirait que je le gêne!

SOLANGES, au fond, à un Domestique.

Tenez!... (*Elle lui donne des billets de banque.*) Apportez-nous de la monnaie. (*Au Baron.*) Lucien n'est pas revenu? (*Plusieurs invités arrivent, saluent et entrent dans le boudoir.*)

LE BARON. *

Pas encore.

SOLANGES, s'asseyant sur la causeuse.

Dites donc, baron, vous qui n'êtes pas bête, qu'est-ce que vous pensez de cette histoire-là?

LE BARON.

Quelle histoire?

SOLANGES.

Eh bien! l'histoire des dettes de Lucien, payées par un inconnu.

LE BARON.

Qu'est-ce que vous voulez que j'en pense?

SOLANGES.

Vous trouvez ça vraisemblable?

LE BARON.

Pourquo. pas? Tout est vraisemblable en ce monde... même le bien! (*Il s'assied.*)

SOLANGES.

Alors, vous croyez bonnement que c'est un ami qui est venu en aide à Lucien?

LE BARON.

C'est si bien ma pensée, que je viens d'adresser à ce propos mes compliments à Melborne.

* Solanges, le Baron.

SOLANGES.

Melborne!... mauvais plaisant!...

LE BARON.

Qui donc alors?

SOLANGES.

Vous ne devinez pas?

LE BARON.

Ma foi, non.

SOLANGES.

Il n'y a qu'une femme qui soit capable d'un pareil trait.

LE BARON, *nativement.*

Vous, Solanges?

SOLANGES.

Non, non... c'est mieux que moi... Cherchez plus haut... Une grande dame... du meilleur monde.

LE BARON.

Ah! bah!

SOLANGES.

Ces dévouements romanesques-là, portent leur marque blasonnée... Il n'y a pas à s'y méprendre... D'ailleurs, je suis sur la piste depuis longtemps. Le mari seul, comme toujours, ne se doute de rien.

LE BARON.

Ah! il y a un mari?

SOLANGES.

Oui, un mari que je voulais avertir.

LE BARON.

Vous, Solanges?...

SOLANGES.

Un premier mouvement!...

LE BARON.

Le mauvais!

SOLANGES.

Celui qu'on suit toujours!... Il y a deux jours que je lui ai adressé une invitation pour ce soir... avec ce post-scriptum insidieux : « On fera des révélations! » .

LE BARON.

Et il va venir?... Vous l'attendez?...

SOLANGES.

Oui.

LE BARON.

Et vous allez lui dire...?

SOLANGES.

Peut-être !...

LE BARON.

Vous ne ferez pas cela, Solanges !

SOLANGES.

Je ne l'aurais certes pas fait tout à l'heure... En voyant Lucien, j'avais tout pardonné, mais sa froideur, son indifférence, cette comédie d'huissier dont il me croit la dupe, m'ont enlevé mon dernier scrupule...

LE BARON, *à part*.

Comment lui mettre autre chose en tête ?

SOLANGES.

Plait-il ?

LE BARON, *venant s'asseoir auprès d'elle sur la causeuse*.

Je ne vous crois pas, Solanges ! vous ne commettrez pas cette petite infamie-là... Vous n'êtes pas une Nina !... une Charlotte !... Vous avez des instincts de grande dame, vous !... vous êtes presque une femme du monde !...

SOLANGES.

Presque !... farceur !

LE BARON, *très-galant*.

Non... parole d'honneur... il y a longtemps que je le pense... vous devriez songer à faire une fin !

SOLANGES.

Comment ça ?

LE BARON.

Vous êtes belle... vous êtes riche... pourquoi ne vous mariez-vous pas ?

SOLANGES.

Moi ! avec qui ?

LE BARON, *à part*.

Elle y vient ! (*Haut*.) Mon Dieu ! vous savez... je ne dis pas que vous épouseriez... un petit-fils de Charlemagne... mais un homme distingué, un peu mûr, et qui aurait eu des malheurs...

SOLANGES, *riant*.

Comme vous, par exemple ?

LE BARON.

Comme moi, si vous voulez...

SOLANGES.

Allons donc ! sérieusement ?

Pourquoi non ?

LE BARON.

Prenez garde ! je vais accepter.

SOLANGES.

LE BARON, *se levant.*

A quand la noce ? Quand publions-nous les bans ? Solanges... baronne Lazare de Maltravers, ça sonne !

SOLANGES.

Et ça se paye !

LE BARON.

Naturellement. (*Entre ses dents.*) Elle me prend pour un Melborne, c'est évident.

SOLANGES, *venant lui frapper sur l'épaule.*

Vieux renard, va !

LE BARON.

Fine mouche !

SOLANGES.

Je vois l'amorce. Vous voulez me distraire de mes idées de vengeance... Vous vous intéressez à Lucien... Vous avez peur que je ne compromette la grande dame en question...

LE BARON, *à part.*

Elle devine tout !... C'est la première fois qu'une jolie fille de sa sorte ne tombe pas naïvement dans le panneau du mariage ! (*Se rapprochant de Solanges.*) Voyons, Solanges, n'équivouons plus !... Le nom de la dame ?

SOLANGES.

Son nom ? qu'est-ce que ça vous fait ?

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur le comte de Rosans !

SOLANGES.

Ah !

LE BARON, *à part.*

Est-ce que ce serait le mari ?

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE COMTE DE ROSANS, puis MELBORNE. *

LE COMTE, *allant au-devant de Solanges.*

Vous m'avez fait la grâce, madame, de m'envoyer une invitation à laquelle j'étais loin de m'attendre.

* Le Baron, le Comte, Solanges.

SOLANGES.

Et je vous remercie, monsieur le comte, de ne point l'avoir oubliée.

LE BARON.

Cher comte...

LE COMTE, *tendant la main au Baron.*

Bonjour, baron.

MELBORNE, *entrant, venant du balcon.*

Eh bien! on ne joue pas? (A part.) Le comte ici?

LE BARON.

Vous avez déjà fumé votre cigare, vous?

MELBORNE, *saluant le Comte.*

Pardon!

LE BARON, *présentant Melborne au Comte*

Monsieur Jack Melborne!

LE COMTE, *examinant Melborne.*

J'ai déjà eu le plaisir de voir monsieur.

MELBORNE.

Aux courses... au bois... au théâtre?...

LE COMTE.

Non... Je me souviens maintenant... Vous avez voyagé, monsieur? Pendant que j'étais consul à Baltimore... j'ai beaucoup entendu parler de vous.

MELBORNE.

Baltimore!... où prenez-vous Baltimore?... Je n'y suis jamais allé... je n'y connais personne.

LE COMTE.

Ah! c'est différent! (Ils se saluent.)

SOLANGES, *au Baron et à Melborne.*

Messieurs, je veux faire ma cour au comte... Vous me gênez.. Allez retrouver là-bas nos amis qui ont mis le jeu en train sur un coin de table.

LE BARON, *bas à Solanges.*

Prenez garde, Solanges! (A Melborne.) Monsieur Melborne, j'ai euvie de mettre une demi-pistole dans votre jeu. (Melborne et le Baron sortent.)

SCÈNE IX

LE COMTE, SOLANGES.

SOLANGES.

Asseyez-vous, comte. (Ils s'asseyent.) Je suis vraiment

* Le Baron, Melborne, le Comte, Solanges.

confuse ; j'ai été bien indiscrete en vous arrachant à votre monde, à vos habitudes, pour...

LE COMTE.

Mais pas du tout. Je suis ravi de cette bonne fortune, au contraire ; on vieillirait trop vite si l'on se parquait à perpétuité dans le même milieu... si l'on s'éloignait de tout ce qui est jeune, amusant et charmant.

SOLANGES.

Et un peu fou ? Je vois que vous êtes indulgent, et cela me rassure.

LE COMTE.

Comment ?

SOLANGES.

J'ai tant d'excuses à vous faire.

LE COMTE.

A moi ?

SOLANGES.

Vous savez cette étourderie... inqualifiable... à Long-champs.

LE COMTE.

Oh ! ne parlons pas de cela. (*Avec intention.*) D'ailleurs, on a fait amende honorable en votre nom.

SOLANGES.

En, mon nom ?

LE COMTE.

Je veux dire qu'on n'a pas jugé convenable de donner suite à cette affaire.

SOLANGES, *dépitée.*

Ah !

LE COMTE.

De mon temps, je l'avoue, nous reconnaissons moins facilement nos torts, et nous savions au besoin risquer un coup d'épée, pour une escapade de jolie femme.

SOLANGES, *dépitée.*

Aujourd'hui, on fait des excuses, et l'on congédie brutalement sa maîtresse. J'aurais été désolée, du reste, que, par ma faute, cette aventure eût eu un résultat... sérieux. (*Changeant de ton.*) A propos, savez-vous la nouvelle ?

LE COMTE.

Quelle nouvelle ?

SOLANGES.

M. de Sanlves est devenu votre ami, n'est-ce pas ? Vous le voyez souvent ? c'est un de vos hôtes les plus assidus... Vous connaissiez ses ennuis?... ses embarras d'argent ? Eh

bien, j'ai le plaisir de vous annoncer que tout est arrangé : ses dettes sont payées ! Il est ici, il vient de nous l'apprendre.

LE COMTE.

Ah !

SOLANGES.

Par un ami inconnu.

LE COMTE.

Ah !

SOLANGES.

Vous l'ignoriez ?

LE COMTE.

Tout à fait.

SOLANGES.

Alors vous ne devinez pas d'où lui vient ce secours inespéré ?

LE COMTE.

Non... (A part.) Pourquoi me dit-elle cela ?

SOLANGES, à part.

Oh ! ces maris !

LAZARE, à droite, paraissant sur le seuil du boudoir.
Solanges... venez-vous ?

SOLANGES.

Tout à l'heure ! (Lazare se retire.)

LE COMTE.

Et vous, Solanges, êtes-vous mieux instruite que moi ?

SOLANGES.

Peut-être... mais je crains !...

LE COMTE.

Quoi donc ?

SOLANGES.

De faire une indiscretion... de compromettre quelqu'un...
Vivement.) Et puis, je peux me tromper. (*Elle se lève.*)

LE COMTE, tirant la lettre d'invitation de sa poche et la
forçant à se rasseoir.

Pardon... Est-ce que ce post-scriptum singulier aurait
trait à cela ?

SOLANGES.

Quel post-scriptum ?

LE COMTE.

J'attends les révélations promises.

SOLANGES, à part.

Aïe !

LE COMTE.

Eh bien ?...

SOLANGES, *se levant.*

Mais...

LE COMTE.

Parlez...

SOLANGES, *à part, passant devant lui.* *

Ce n'est pas facile à faire une lâcheté.

LE COMTE, *très-sérieux, se levant.*

Parlez, Solanges... je vous en prie... je l'exige.

SOLANGES, *éclatant de rire.*

Comment, comte... vous avez pris au sérieux...

LE COMTE.

Mais vous aviez un but en m'écrivant? Finissons-en; qu'avez-vous à me révéler?

SOLANGES.

J'ai à vous révéler, cher comte, que vous me plaisez infiniment... que je vous ai distingué... que je suis au regret, depuis longtemps, de ne pas vous compter au nombre de mes amis. Je me suis promis d'user de tous les moyens... d'avoir recours à tous les subterfuges, pour vous attirer chez moi. J'ai parié que vous viendriez ce soir, et j'ai gagné ma gageure.

LE COMTE, *avec impatience, à part.*

Quel jeu jouons-nous?

SOLANGES.

Maintenant, cher comte, je ne voudrais pas abuser... Je vous sais un gré infini de votre visite... mais, si vous êtes attendu ailleurs...

LE COMTE, *à part.*

Elle me renvoie... je reste!

LAZARE, *entrant.*

Mais, sapristi! Solanges, le comte vous accapare... On vous réclame là-bas! (*Offrant son bras à Solanges.*) Venez... (*Au Comte.*) Vous permettez, comte?

LE COMTE.

Comment donc!

LAZARE, *bas, à Solanges.*

Eh bien?...

SOLANGES, *bas.*

J'ai été assez sotte pour ne rien dire.

LAZARE.

Vous avez agi en baronne de Maltravers.

* Solanges, le Comte.

SOLANGES.

Oui, je suis contente de moi. (*Ils passent dans le boudoir.*)

SCÈNE X

LE COMTE, *seul.*

Allons ! elle s'est ravisée... je ne saurai rien !... Que sait-elle, elle-même ? et que pouvait-elle avoir à me dire ? Aurait-elle la preuve que je cherche... et que je tremble de trouver ?... Et ces dettes payées, cette intervention mystérieuse... que signifie ?... Voyons, voyons... Après ce qui s'est passé hier chez moi, j'aurais pu provoquer une explication... interroger la comtesse ; je ne l'ai pas voulu... Ce matin, elle est sortie à neuf heures pour aller chez madame de L'Estrelles, la tante de Lionel... Quel mauvais conseil allait-elle chercher là ?...

SCÈNE XI

LE COMTE, à droite, LIONEL, LUDOVIC.

LIONEL, *sortant du boudoir, à Ludovic qui arrive.* *

Arrivez donc, mon cher ! Je viens ici pour vous.

LUDOVIC.

Vous avez un service à me demander ? Parlez, cher. De quoi s'agit-il ?

LIONEL.

Ce matin, vous avez reçu la visite d'une femme du monde... du meilleur monde ?...

LUDOVIC.

Ce matin ?

LIONEL.

Oui, ce matin, à neuf heures... (*Le Comte lève la tête et prête l'oreille.*)

LUDOVIC.

Vous croyez ?

LE COMTE, à part, *examinant Ludovic.*

Je connais ce petit monsieur.

LIONEL.

J'ai vu cette dame descendre de voiture à votre porte...

* Ludovic, Lionel, le Comte.

et, bien qu'elle fût encapuchonnée, couverte d'un triple voile, je suis sûr de ne pas m'être trompé.

LUDOVIC.

C'est possible... les dames sont toujours bien reçues chez moi.

LIONEL.

Surtout quand elles viennent vous emprunter de l'argent.

LE COMTE, *attentif.*

Hein ?

LUDOVIC, *se vexant.*

Mon cher Lionel, je ne suis point un prêteur d'argent.

LIONEL.

Oui, oui... Pardon, je retire le mot... Vous êtes un homme serviable, obligeant, galant... De combien avez-vous obligé cette dame ?

LUDOVIC.

Je ne sais ce que vous voulez dire!... (*Changeant de ton.*) Vous avez là de jolis boutons de manchette.

LIONEL.

Mon cher Ludovic, cette dame me touche de très-près... c'est une parente à moi dont j'hérite, et qui est en train de dévorer mon héritage... Aussi, vous comprenez... lorsque, ce matin... je l'ai vue entrer chez vous... j'ai été pris d'une sueur froide... Je me suis dit : Sapristi! si elle en est aux emprunts usuraires... si elle tombe dans les griffes de Ludovic, je suis ruiné, je suis dépouillé, je suis dévalisé...

LUDOVIC.

Monsieur Lionel, vous devenez presque impertinent!

LIONEL.

Pardon, mon ami, je retire... (*Avec prière.*) Mais, dites-moi, suis-je bien entamé ?

LUDOVIC.

Permettez-moi, cher, d'aller baiser les mains de Solanges... (*Il se dirige à droite, le Comte remonte, prend un journal et va s'asseoir sur la causeuse.**)

LIONEL, *l'arrêtant.*

Je vous forcerai bien!

LUDOVIC, *froidement.*

A quoi ?

LIONEL.

Je retire... je retire... Excusez-moi, Ludovic, et prenez en pitié un héritier aux abois.

* Le Comte, Lionel, Ludovic.

LUDOVIC.

Eh bien ! mon cher, puisque vous faites appel à mon amitié, à mes bons sentiments, je consens à vous tirer d'inquiétude.

LIONEL.

Enfin !

LUDOVIC.

Cette dame, qui sortait de chez moi ce matin, et que vous avez cru reconnaître, n'est pas madame de L'Estrelles, votre tante !

LIONEL.

Mais...

LUDOVIC.

Je vous en donne ma parole de gentleman ! ce n'est pas même une Parisienne.

LIONEL.

Comment ?

LUDOVIC.

C'est une étrangère... (*Mouvement du Comte.*)

LIONEL.

Une étrangère ! Mais...

LUDOVIC.

Ne m'en demandez pas davantage, et soyez discret..

LIONEL.

Ah ! mon ami, vous me rendez la vie ! vous m'ôtez un poids... Je vais risquer un louis au baccarat.

LUDOVIC.

Imprudent !

LIONEL.

A tout à l'heure ! (*Il sort.*)

LUDOVIC.

Je veux voir cette imprudence !

SCÈNE XII

LUDOVIC, LE COMTE.* (*Ludovic fait quelques pas pour suivre Lionel. Le Comte, qui s'est levé, l'arrête du geste.*)

LE COMTE.

Un mot, je vous prie !

* Le Comte, Ludovic.

LUDOVIC.

Monsieur?

LE COMTE.

Je suis le comte de Rosans, (*Mouvement de Ludovic.*)
Veuillez passer demain à mon hôtel... vous serez remboursé!

LUDOVIC.

Mais...

LE COMTE.

Si vous ne vous êtes pas présenté chez moi avant midi...
je ferai régler votre compte par un intermédiaire... avec
lequel vous n'êtes pas pressé, je crois, d'entrer en relations...

LUDOVIC.

Monsieur le comte...

LE COMTE.

Si l'on vous interroge au sujet de cette affaire, la grande
dame... étrangère... qui a eu recours à vous, n'a contracté
cet emprunt que pour satisfaire un caprice... une fantaisie
de toilette, que son mari n'avait pas cru devoir autoriser...
vous entendez?...

LUDOVIC.

Parfaitement.

LE COMTE.

Si quelque autre commentaire venait à circuler ici... ou
ailleurs, c'est à vous que j'en demanderai compte.

LUDOVIC.

Cependant...

LE COMTE.

A vous seul!

LUDOVIC, *à part.*

Diable!

LE COMTE, *à part.*

Maintenant, à nous deux, monsieur de Saulves!... (*Il entre
dans le boudoir.*)

LUDOVIC.

Diable! diable! Rendez donc service aux gens! ma pelote
est faite. J'ai bien envie de me retirer des affaires.

SCÈNE XIII

LE COMTE, LUDOVIC, SOLANGES, CHARLOTTE, NINA, ANNETTE, LUCIEN, GOBERT, LIONEL, DUROCHER, SAINTE-LUCIE, MELBORNE, LE BARON LAZARE, INVITÉS.

CHARLOTTE.

On étouffe dans ce boudoir ; nous sommes trop de monde à présent... qui m'aime me sulte !

NINA.

Tiens, Ludovic ! Bonjour, Ludovic !

LUDOVIC.

Bonjour, chère.

ANNETTE, *au fond.*

Voilà Lucien... (*Lucien entre.*)

PLUSIEURS VOIX.

Arrivez donc, Lucien, on vous attend.

ANNETTE, *à Lucien.*

Eh bien ! avez-vous fait parler l'huissier ?

GOBERT.

Savez-vous le fin mot ?

SAINTE-LUCIE.

Connaissez-vous votre bienfaiteur anonyme ?

LUCIEN, *fiévreux.*

Oui, oui... je sais ce que je voulais savoir... ne parlons plus de cela.

LE COMTE, *à part.*

Quelle infamie !

CHARLOTTE, *disposant les cartes pour le jeu.*

Allons !... allons !... nous n'avons pas de temps à perdre...

DUROCHER.

Êtes-vous en fonds, Sainte-Lucie ? Prêtez-moi vingt-cinq louis ?

SAINTE-LUCIE.

Mon cher, quand je prête, ça me porte malheur. D'ailleurs, c'est Nina qui tient la caisse.

GOBERT.

Je suis en perte de trois cents francs, moi !

NINA.

Farceur ! Il ne les a jamais eus !

En place!

CHARLOTTE.

ANNETTE.

Où est donc mon fétiche? Je ne trouve plus mon fétiche.
(On se place autour de la table. Annette et Durocher, au bout, un joueur, Ludovic, Charlotte, Nina, Gobert, une place pour Lucien, Sainte-Lucie à côté d'Annette. Lucien, voyant Melborne, se dirige de son côté, à gauche.)

SOLANGES, entrant, au Comte.

Ah! comte... c'est bien aimable à vous de ne pas être parti. (A part.) Pourquoi est-il resté?

LIONEL, au Comte.

Comment! vous ici!... (Ils causent à voix basse.)

LUCIEN, bas à Melborne.

J'ai à vous parler, Melborne!

CHARLOTTE, donnant les cartes.

Voyons... qui commencera?

LUCIEN.

Demain... cette nuit même... à n'importe quel prix...

CHARLOTTE.

Sainte-Lucie... à vous la première main.

SAINTE-LUCIE.

Je pars de cinq louis.

ANNETTE.

Je les tiens.

LUCIEN, continuant, à Melborne.

C'est un remboursement immédiat... j'ai des raisons pour ne pas accepter plus longtemps cette situation qui me pese... qui m'humilie...

SAINTE-LUCIE.

Il y a quarante louis... je passe la main.

LUDOVIC.

Je la prends.

SOLANGES, donnant des ordres.

Servez le punch! (A part.) Le comte ne quitte pas Lucien des yeux.

MELBORNE, à Lucien.

Adressez-vous à Ludovic... Le voilà!

LUCIEN.

Non... non... j'ai des raisons pour ne plus avoir affaire à lui.

MELBORNE.

Diable! c'est que d'ici à demain, je ne réponds pas de trouver la somme qu'il vous faut! J'ai tout lieu de croire même que nous ne la trouverons pas; mais j'ai dix mille francs sur moi... voulez-vous partager?... voulez-vous suivre les chances du jeu?...

LUCIEN.

Oui!... oui!... donnez.

LE COMTE, *à part, à droite.*

Ce Melborne lui donne de l'argent... il se met de moitié dans son jeu.

LIONEL, *au Comte.*

Est-ce que vous restez?... Moi, vous savez, j'ai perdu un louis au baccarat, ça me suffit.

LE COMTE.

Laissez-moi regarder un peu cette partie... elle commence à m'intéresser.

LUDOVIC.

Cinquante louis à la banque!

DUROCHER.

J'en fais cinq.

ANNETTE.

Moi deux.

NINA.

Moi dix...

MELBORNE, *s'avançant.*

Banquo!

LUDOVIC.

Je passe la main.

MELBORNE.

Je la prends!

LE COMTE, *à part, passant à droite.*

Je tiens... je crois, ma vengeance! (*Melborne s'installe à la place de Ludovic. Lucien s'assied en face de lui.*)

MELBORNE.

Il y a cinquante louis.

LE BARON, *entrant.*

Attendez! je ne les tiens pas!

UN MONSIEUR.

Moi, je les tiens!

MELBORNE.

Je me sens en veine.

LUCIEN, *à part.*

Si je gagnais!

LAZARE, *à lui-même.*

Joli spectacle! jolie réunion!

MELBORNE.

Il y a cent louis!

LE MONSIEUR *qui a perdu.*

On étouffe ici!

SOLANGES, *au Baron.*

Ouvrez donc la fenêtre du balcon, Lazare!

LE BARON.

A vos ordres, Solanges!... (*Il ouvre la fenêtre.*)

MELBORNE.

Un refait. Deux cents louis à la banque. (*Silence.*)

SOLANGES.

Personne ne les tient? Banquo!

CHARLOTTE.

La dame est bonne.

SAINTE-LUCIE.

Oh! le retour du sept.

MELBORNE.

Quatre cents louis.

NINA.

Quelle main!

LUCIEN, *à Melborne.*

Vous continuez?...

MELBORNE.

Parbleu!

LAZARE, *s'approchant du Comte.*

Ce Melborne de Baltimore a une chance américaine.

LE COMTE, *observant Melborne.*

Oui... il est heureux!

MELBORNE.

Je fais ce qu'on voudra...

CHARLOTTE.

Je ne mettrais pas une épingle sur cette main-là.

NINA.

Ni moi!

LE COMTE, *s'approchant.*

Je tiens les quatre cents louis, monsieur.

Le comte! LUCIEN, *à part.*

Encore un refait! CHARLOTTE.

Oh! TOUS.

Seize mille francs au jeu! NINA.

Les voici! LE COMTE.

Trente deux mille! (Tout le monde s'approche et regarde avec anxiété.) MELBORNE.

Je les tiens! LE COMTE.

Comte! LIONEL, *bas au Comte.*

Laissez-moi! LE COMTE.

Soixante-quatre mille. MELBORNE.

Arrêtons-nous là, monsieur. Que personne ne touche à cet argent. LE COMTE.

Comment? MELBORNE.

Monsieur nous vole. LE COMTE.

Monsieur!... MELBORNE, *se levant.*

Ah! (Confusion et mouvement général.) LUCIEN, *à part.*

Tiens! tiens! — Je m'explique sa veine! LAZARE.

Comte... un pareil scandale, chez moi... SOLANGES.

Je vous en demande pardon... madame; mais monsieur a des cartes sur lui. On peut s'en assurer. LE COMTE.

Monsieur, vous m'insultez! vous me calomniez! MELBORNE.

LAZARE, tirant un paquet de cartes de la poche de côté de Melborne.

Souvenir de Baltimore!

TOUS.

Ah!...

MELBORNE.

Ces cartes ne prouvent rien... ce sont les cartes de mon cercle... l'enveloppe est encore intacte... D'ailleurs, Solanges me connaît. Monsieur de Saulves aussi!

LE COMTE.

En effet, monsieur de Saulves était de moitié dans votre jeu!

TOUS.

Comment?

LE COMTE

J'ai vu ces messieurs se concerter avant la partie.

LUCIEN.

Monsieur... vous osez croire... vous oser supposer...

LE COMTE.

Je ne suppose rien, monsieur, je crois les faits qui sont là.

LUCIEN.

Je vous jure...

MELBORNE, *au fond.*

Je vous donne ma parole d'honneur, messieurs, ma parole d'honneur!

LE COMTE, *à Lucien.*

Monsieur Melborne dit comme vous.

LUCIEN, *avec colère.*

Ah! monsieur!

LE COMTE, *bas.*

Pas de bruit, monsieur... Il peut bien être l'associé d'un fripon qui triche au jeu... l'homme qui accepte l'argent d'une femme pour payer ses dettes.

LUCIEN, *tombant sur la causeuse.*

Il sait tout!

SOLANGES.

Il se venge!

LAZARE, *revenant du balcon et s'approchant de Melborne.*

Monsieur Melborne... j'ai trouvé cela sur le balcon; vous avez eu tort de ne pas allumer votre cigare avec l'enveloppe de vos cartes biseautées...

MELBORNE.

Lucien... dites à ces messieurs!

LUCIEN, *se relevant.*

Monsieur, je ne vous connais pas. (*Il lui jette son gant à la figure.*) Vous êtes un misérable!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

ADRIENNE, *travaillant à un ouvrage de femme, assise près d'une petite table, puis UN DOMESTIQUE.*

LE DOMESTIQUE, *entrant.*

Monsieur Lucien de Saulves demande à parler à monsieur de Roquevaire.

ADRIENNE.

Vous n'avez donc pas dit que mon père était absent ?

LE DOMESTIQUE.

Si, mademoiselle, mais monsieur de Saulves m'a prié de m'informer si mademoiselle pouvait le recevoir.

ADRIENNE.

Moi ! Il veut me voir ! (*Au Domestique*). Faites entrer.

SCÈNE II

ADRIENNE, LUCIEN.

LUCIEN, *très-pâle, vêtu de noir.**

Je vous demande pardon, mademoiselle, si j'ai insisté pour être introduit auprès de vous. J'espérais trouver monsieur de Roquevaire.

ADRIENNE, *à part.*

Comme il est pâle !...

LUCIEN.

Je tenais beaucoup à lui parler.

* Lucien, Adrienne.

ADRIENNE.

Mon père est sorti depuis une heure, monsieur, et si vous voulez prendre la peine de l'attendre...

LUCIEN.

Cela m'est impossible, mademoiselle.

ADRIENNE.

En ce cas, pouvez-vous revenir tantôt ?

LUCIEN.

Je ne sais... Je ne crois pas.

ADRIENNE.

Comment ? — Alors, si ce n'est aujourd'hui, demain ?

LUCIEN.

Il peut arriver d'ici là... un événement...

ADRIENNE, *se levant*.

Un événement ? Qu'y-a-t-il donc ? Vous paraissez inquiet, ému... Vous avez reçu de mauvaises nouvelles de madame votre mère ?

LUCIEN.

Non, mademoiselle, grâce à Dieu, ma mère va bien... Cependant c'est à cause d'elle que je faisais cette démarche auprès de monsieur de Roquevaire.

ADRIENNE.

En son absence, ne puis-je le remplacer ?

LUCIEN.

Vous ? Oui, oui... Je n'y avais pas songé... C'est un hasard providentiel qui m'a permis de vous rencontrer... Ma mère vous aime comme sa fille. — Vous avez une belle âme, un cœur généreux... Malgré mes fautes, malgré mes torts envers votre père, envers vous, vous trouverez des accents pour l'attendrir, pour la consoler.

ADRIENNE.

Vous m'effrayez... Que s'est-il donc passé depuis deux jours.

LUCIEN.

Ne me le demandez pas... Ne cherchez jamais à le savoir... Et quoi qu'on puisse vous dire, promettez-moi de ne pas me mésestimer.

ADRIENNE.

Ah ! mon Dieu !... Monsieur Lucien...

LUCIEN.

Je vous attriste malgré moi. J'ai la tête perdue... J'ai les nerfs malades... Il s'est passé tant de choses... Et puis, je comprends si bien maintenant que j'ai été fou... aveugle... ingrat!... J'ai cédé à des vanités si sottes... à un orgueil si misérable... J'ai sacrifié des sympathies si désintéressées, si pures, si délicates!... Je me fais honte à moi-même, et cependant je ne sais pourquoi, j'éprouve une humiliation moins cruelle à pleurer, à m'accuser devant vous que devant votre père.

ADRIENNE.

S'il vous entendait, mon père vous pardonnerait comme moi.

LUCIEN.

Vous me pardonnez donc?... Vous pleurez... (*Lui prenant la main*). Merci! Je retrouve en vous l'indulgence d'une sœur... cette indulgence que rien ne décourage, et qui sait tout excuser. — Vous n'avez pas comme moi oublié le passé. Vous vous rappelez que nous nous sommes connus enfants, et ce souvenir-là me protège auprès de vous... Merci! (*On entend sonner une demie.*)

LUCIEN.

Déjà!...

ADRIENNE.

Quoi donc?...

LUCIEN, *tirant une lettre de sa poche.*

Mademoiselle, voici la lettre que j'adresse à ma mère, et que je voulais confier aux soins de monsieur de Roquevaire. — Voulez-vous vous en charger?

ADRIENNE, *émue.*

Mais cette lettre?

LUCIEN.

C'est la confession de toutes mes fautes!

ADRIENNE.

Pourquoi ne pas aller vous jeter aux genoux de votre mère et implorer votre pardon vous-même?

LUCIEN.

Il est trop tard!

ADRIENNE.

Vous ne devez donc plus la revoir?... (*Silence de Lucien.*)

Vous ne répondez pas?... (*Apercevant le marquis de Roquavaire sur le seuil de la porte.*) Ah! mon père!... (*Elle s'élançe vers lui.*)

LE MARQUIS.

Va, va, mon enfant! (*Adrienne sort lentement à droite en jetant un regard d'angoisse à son père et à Lucien.*)

SCÈNE III

LE MARQUIS, LUCIEN.

LUCIEN, *s'approchant du Marquis après un silence.*
Vous savez, monsieur?...

LE MARQUIS.

Oui.

LUCIEN.

Et vous me croyez coupable?

LE MARQUIS.

Non.

LUCIEN, *soulagé.*

Ah! tout m'accuse pourtant; toutes les apparences sont contre moi... Il ne doit être bruit dans Paris que de cette aventure honteuse. On vient de vous en parler au cercle, n'est-ce pas?... Demain les journaux en colporteront partout la nouvelle. Mon nom est souillé, mon honneur est perdu!... On me croit le complice de ce misérable... Mais je vais prouver que je le hais... qu'il n'a pas d'ennemi plus implacable que moi. Dans une heure nous allons nous battre. Et ce sera un duel à mort...

LE MARQUIS.

Vous battre avec cet homme!...

LUCIEN.

C'est le seul moyen de prouver que je ne suis pas son complice.

LE MARQUIS.

Et vous venez me demander de vous assister dans cette rencontre?

LUCIEN.

Non... je n'aurais pas osé...

LE MARQUIS.

Quels sont vos témoins?

* Lucien, le Marquis.

LUCIEN.

Le baron Lazare et un de ses amis.

LE MARQUIS.

C'est bien !... Où sont-ils ?

LUCIEN.

Ils m'attendent en bas !

LE MARQUIS.

A quelle heure vous battez-vous ?

LUCIEN, regardant à sa montre.

Dans trois quarts d'heure.

LE MARQUIS.

A l'épée ?

LUCIEN.

A l'épée !

LE MARQUIS.

Et êtes-vous sûr de vous ?

LUCIEN.

Je suis sûr de bien mourir !

LE MARQUIS.

Que voulez-vous donc ?

LUCIEN.

Je veux me faire tuer !

LE MARQUIS.

Vous... malheureux !...

LUCIEN.

Ah ! si vous saviez la nuit que j'ai passée !... La douleur... la rage... le délire m'ont vingt fois mis une arme à la main... pour en finir... Mais j'ai pensé que cette mort était une lâcheté, et que la seule qui puisse encore me réhabiliter est celle au-devant de laquelle je cours.

LE MARQUIS.

C'est insensé... je vous empêcherai bien...

LUCIEN.

Tout ce que vous pourriez me dire est inutile. Je suis résolu. Mais, avant de vous quitter, je vous supplie de croire une dernière fois à ma parole... Madame de Rosans n'a jamais failli à ses devoirs... Nous avons été dupes tous les deux, moi d'une vanité de jeune homme, que j'ai prise

* Le Marquis, Lucien.

pour de la passion, elle d'un intérêt de femme romanesque, qu'elle a pris pour de l'amour... Cette nuit seulement j'ai su que mes dettes avaient été payées par elle, et c'est pour rendre au plus tôt cet argent que je l'ai demandé aux hasards du jeu.

LE MARQUIS.

Vous avez des amis auxquels il eût été plus digne de vous adresser.

LUCIEN.

Oui... vous avez raison... Le baron Lazarc, sur lequel je comptais le moins, s'est chargé de voir monsieur Ludovic Marcas, et dans cette lettre que je confie à vos soins, je supplie ma mère d'acquitter cette dette d'honneur. De ce côté, du moins, tout est en règle. (*Faisant quelques pas pour s'éloigner.*) Adieu!

LE MARQUIS.

Non... pas encore...

LUCIEN.

Il le faut... l'heure me presse...

LE MARQUIS.

Vous ne sortirez pas d'ici que vous ne m'ayez promis de ne pas vous laisser tuer!

LUCIEN.

Laissez-moi... laissez-moi!

ADRIENNE, *paraissant chancelante sur le seuil de la bibliothèque.*

Monsieur de Saulves... défendez-vous!

LUCIEN, *poussant un cri de joie.*

Ah! (*Avec élan.*) Je vous obéirai, mademoiselle. (*Il sort.*)

SCÈNE IV

ROQUEVAIRE, ADRIENNE.

ROQUEVAIRE.

Adrienne!

ADRIENNE.

Grondez-moi, blâmez-moi, mon père, mais je crois à la sincérité de son repentir. J'étais là... j'ai tout entendu...

LE TOURBILLON

ROQUEVAIRE.

Qu'il défende sa vie... c'est bien, mais il reste encore à sauver son honneur.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le comte de Rosans ! *(Le Comte entre et salue.)*

ROQUEVAIRE, à Adrienne.

Mon enfant, lorsque ces messieurs du cercle arriveront, dis à Jean de m'avertir. *(Adrienne sort en saluant le Comte.)*

SCÈNE V

LE COMTE, ROQUEVAIRE.

LE COMTE.

Marquis, vous m'avez fait prier de passer chez vous... Me voici... De quoi s'agit-il ?

ROQUEVAIRE.

Mon cher comte, allons droit au fait : j'ai une assez haute estime de votre caractère, et vous me connaissez assez pour qu'il nous soit permis de laisser de côté toute précaution oratoire.

LE COMTE.

Je vous écoute ! *(Ils s'asseyent à gauche.)*

ROQUEVAIRE.

Je suis au courant de ce qui s'est passé hier soir chez Solanges. Vous étiez un des témoins de ce scandale. Au club, ce matin, on s'en est ému. On a agité déjà la question de savoir si le nom de M. de Saulves doit être rayé de la liste des membres du cercle.

LE COMTE.

Eh bien ! qu'ai-je à voir là-dedans ?

ROQUEVAIRE.

Ces messieurs vont se réunir chez moi tout à l'heure, pour se constituer en tribunal d'honneur et délibérer sur cet incident. Je tenais à vous voir un des premiers.

LE COMTE.

Pourquoi ?

ROQUEVAIRE.

Pour vous demander de me répondre franchement, en

galant homme, de me dire, si, dans votre pensée, monsieur de Saulves est le complice de ce Melborne?

LE COMTE, *un peu railleur.*

Qui vous engage, mon cher marquis, à me faire subir cet interrogatoire préventif?

ROQUEVAIRE.

C'est que si quelqu'un a provoqué cet éclat, c'est vous.

LE COMTE.

Ne fallait-il pas me laisser voler, sans souffler mot?

ROQUEVAIRE.

Il n'était peut-être pas nécessaire de faire rejallir la honte de ce scandale sur monsieur de Saulves.

LE COMTE.

Est-ce ma faute, à moi, s'il s'est mis dans la situation de passer pour le complice de monsieur Melborne?

ROQUEVAIRE.

Monsieur Melborne est un coquin, et monsieur de Saulves est un gentilhomme.

LE COMTE.

Je ne dis pas non, mais qu'importe?

ROQUEVAIRE.

Avouez, comte, que vous avez cédé à un sentiment de vengeance?

LE COMTE.

Je ne sais ce que vous voulez dire.

ROQUEVAIRE.

Quand un homme comme vous se croit outragé, il se venge avec son épée, il tue son ennemi, mais il ne le flétrit pas.

LE COMTE.

Un homme outragé se venge, comme bon lui semble.

ROQUEVAIRE.

Encore faut-il qu'il soit sûr de l'outrage.

LE COMTE, *se levant.*

Assez, marquis... laissons cela.

ROQUEVAIRE, *se levant.**

Non... mon cher comte... nous sommes de vieux amis...

* Roquevaire, le Comte.

et c'est au nom de cette affection éprouvée que j'insiste pour tout vous dire.

LE COMTE.

Parlez donc !

ROQUEVAIRE.

Eh bien ! ce jeune homme, que vous avez déshonoré hier, est en train de se battre et de donner sa vie peut-être pour se racheter de cette honte. Et tout à l'heure, en me quittant, résolu à mourir, il me jurait qu'il n'avait aucun reproche à se faire envers vous, et que votre honneur n'avait reçu de sa part aucune atteinte.

LE COMTE.

Monsieur de Saulves n'a fait que son devoir. Il est des secrets pour lesquels un gentilhomme se fait tuer et qui doivent mourir avec lui. (*Le Domestique entre.*)

ROQUEVAIRE.

Ces messieurs sont là ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur !

ROQUEVAIRE.

Priez-les de m'attendre un instant. (*Au Comte.*) Mon cher comte, la décision que je vais solliciter de vous et de ces messieurs doit être un acte impartial... équitable... devant lequel s'effacent tous les ressentiments personnels... Quant à moi, je suis prêt à déclarer, sur ma foi de gentilhomme, que monsieur de Saulves n'a jamais démerité de l'estime des honnêtes gens.

LE COMTE, *froidement.*

Ne faisons pas attendre ces messieurs plus longtemps... Venez !... (*Adrienne entre de la gauche au moment où le Marquis et le Comte sortent par la droite.*)

SCÈNE VI

ADRIENNE, *seule.*

Ah ! mon père, que je vous aime ! Persuadez-les... soyez éloquent !... Qu'il puisse rentrer ici, la tête haute ! Mais, s'il ne revenait pas... s'il était tué !...

SCÈNE VII

LA COMTESSE, ADRIENNE.

LA COMTESSE, *entrant, très-agitée.*

Adrienne!

ADRIENNE.

La comtesse!

LA COMTESSE, *jetant son chapeau et son châle sur un meuble.*

Chère enfant!... Qu'est-il arrivé? que se passe-t-il?... Je n'ai pas vu mon mari depuis hier... Lionel m'a parlé d'un scandale... d'une scène déplorable provoquée cette nuit par le comte lui-même, et dans laquelle M. de Saulves s'est trouvé compromis!... Que vous a-t-on dit? qu'avez-vous appris?... Repondez-moi!...

ADRIENNE, *avec douleur et amertume.*

Je ne sais qu'une chose, madame, c'est que monsieur de Saulves se bat en ce moment...!

LA COMTESSE.

Avec le comte?

ADRIENNE.

Non. Le comte est là... On discute, en sa présence, l'honneur de monsieur de Saulves... C'est votre mari qui accuse ce jeune homme; c'est mon-père qui le défend.

LA COMTESSE, *accablée.*

Et c'est moi qui suis cause!...

ADRIENNE

Oui, madame.

LA COMTESSE.

A quel vertige, à quelle vanité de femme, à quel sentiment de coquetterie impardonnable ai-je cédé!

ADRIENNE, *d'une voix éteinte.*

Vous l'aimiez!

LA COMTESSE.

Non... j'ai été folle, imprudente... Je l'ai compris trop tard!... Mais, je n'ai pas à rougir... Je puis tout dire à mon mari... lui confesser loyalement mes torts... J'ai cru étourdiment qu'une femme de mon rang pouvait, sans déroger,

* Adrienne, la Comtesse.

sans se compromettre, venir en aide à une infortune imméritée... j'ai cru qu'en de certaines occasions, une femme pouvait jouer le rôle d'un ami... je me suis trompée... J'ai voulu sauver ce jeune homme, je l'ai perdu !

ADRIENNE, *avec douleur.*

Il ne revient pas ! Il est blessé... mort, peut-être !... (*Elle chancelle et tombe sur le canapé.*)

LA COMTESSE, *courant à elle.**

Qu'avez-vous ? Cette émotion ! cette inquiétude !... Ah ! je devine tout !... Adrienne ! chère enfant !... Comment n'ai-je pas surpris plus tôt votre secret ?... comment n'ai-je pas lu dans votre âme ?... Vous avez dû bien me détester... Oh ! mais, ce n'est pas seulement le pardon de mon mari qu'il me faut maintenant, c'est le vôtre !

ADRIENNE.

Je ne vous reproche rien, madame... je ne vous en veux pas... Je vous pardonne !... mais, s'il est tué... je mourrai !... (*Lucien parait sur le seuil. Au moment où Lucien va s'élaner vers Adrienne, la porte de droite s'ouvre ; le comte et Roquevaire paraissent.***)

LA COMTESSE.

Le comte !

ADRIENNE.

Mon père !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE COMTE, ROQUEVAIRE, LUCIEN, puis
LE BARON.

LE MARQUIS, *un papier à la main.*

Ainsi, mon cher comte, vous refusez de vous ranger à l'avis de ces messieurs ? Ils n'ont pas hésité à déclarer que l'honneur de monsieur de Saulves est intact. Vous le voyez, votre signature seule manque à cet écrit. (*Mouvement de Lucien.*)

LE COMTE.

Avant de vous la donner, mon cher marquis, je tenais à vous adresser ici une dernière question ?

* La Comtesse, Adrienne.

** La Comtesse, Adrienne, assises sur le canapé ; Lucien debout sur le seuil ; Roquevaire, le Comte.

LE MARQUIS.

Parlez!

LE COMTE.

Vous qui vous portez caution de la moralité de monsieur de Saulves... vous père de famille... vous mon ami, dans la situation présente, consentiriez-vous à lui accorder la main de votre fille?

LE MARQUIS.

Mais...

LE COMTE.

Vous hésitez?...

LE MARQUIS.

Non... J'y consentirais sur l'heure, si ma fille le voulait.

ADRIENNE, s'élançant vers le Marquis.

Je le veux, mon père!

LUCIEN, avec un cri de joie.

Marquis!... Ah! mademoiselle!... (Il accourt vers le Marquis et Adrienne, qui lui tendent la main. *)

ADRIENNE.

Lucien!

LE COMTE.

Marquis, je me rends... Vous étiez là, comtesse?

LA COMTESSE, s'approchant du Comte. **

Oui, monsieur... Vous êtes venu pour moi à Paris... vous avez renoncé pour moi à vos rêves d'ambition... je vous supplie de reprendre la situation à laquelle vous avez droit, et d'accepter l'ambassade qui vous a été offerte.

LE COMTE.

C'est qu'alors il me faudrait partir dès demain.

LA COMTESSE.

Demain, soit!... Je suis prête à vous suivre.

LE MARQUIS, à Lucien.

Ainsi, Lucien, — tout c'est bien passé?

LE BARON, entrant.

Je crois bien!... Il s'est battu comme un preux! — Et il a administré au sieur Melbourne le plus joli coup d'épée dont un galant homme puisse gratifier un coquin! — (Aux Dames.)

* Adrienne, Lucien, Roquevaire, la Comtesse, le Comte.

** Lucien, Roquevaire; Adrienne, le Baron, la Comtesse, le Comte.

Imaginez un simple dégageement en tierce... Ah! pardon, mesdames, vous n'entendez rien à cela...

LUCIEN, à *Adrienne*.

Mademoiselle Adrienne, consentiriez-vous à vivre désormais loin de Paris ?

ADRIENNE.

Je vais annoncer à madame de Saulves le retour de l'enfant prodigue !

LE BARON.

Et moi, je retourne à Montmartre ! Je prendrai la chambre fraîchement décorée.

9 JAN 67

FIN